

CÔTÉ MÉJANES

LE MAGAZINE MAI & JUIN 2020

NUMÉRO SPÉCIAL

LES UTOPIES

ÉDITO

« Une bibliothèque,
c'est le carrefour de tous
les rêves de l'humanité. »

Julien Green

LE SOMMAIRE

« Cadenassez
vos bibliothèques
si vous le souhaitez,
mais vous ne pourrez
apposer sur la liberté
de conscience
ni porte, ni cadenas,
ni verrou. »

Virginia Woolf, *Une chambre à soi* (1929)

Les bibliothèques d'Aix-en-Provence ont fermé leurs portes le samedi 14 mars à 19 h. Fermer les bibliothèques, comme l'ensemble des lieux culturels du pays, est un symbole fort auquel il est difficile, voire inconcevable, de penser sans ressentir une profonde tristesse.

Tristesse d'un monde privé de ses créateurs, de ses artistes, de ces voix singulières qui s'élèvent au-dessus de notre quotidien et nous permettent d'avancer, de percevoir et de questionner.

Tristesse à l'idée de ces lieux désertés, de ces salles vides, de ces livres prenant la poussière sur des rayonnages.

Tristesse à la pensée de ces publics que nous ne pouvons accueillir alors même qu'ils sont la raison d'être de ces espaces de transmission, de rencontres et d'échanges.

Avec ce numéro spécial du « Côté Méjanés », nous avons voulu vous permettre de pousser de nouveau les portes des bibliothèques, le temps de votre lecture. C'est un voyage utopique auquel nous vous invitons, une promenade dans un monde réinventé, rêvé, fantasmé, idéalisé. N'est-ce pas d'ailleurs précisément la définition d'une bibliothèque ? L'espace des possibles, le lieu d'un renouveau permanent dans lequel on aime à s'égarer.

Les textes et illustrations que nous vous livrons ici sont le fruit du travail des artistes, auteurs et illustrateurs qui devaient intervenir dans les bibliothèques en mars/avril. Mais ce numéro est aussi celui des lecteurs et des lectrices des bibliothèques qui ont envoyé de nombreuses contributions. Celles-ci viennent enrichir ce numéro et nous permettent, malgré l'éloignement et parfois l'isolement, de continuer à dialoguer et à échanger.

Ce « Côté Méjanés » est le lien invisible qui nous relie les uns aux autres. Il incarne notre capacité à imaginer et notre pouvoir d'aller au-delà des limites qui nous sont imposées, de nous retrouver, malgré tout, le temps d'une lecture, dans un lieu du commun, celui de la création.

CHRISTEL ESPIÉ

· FANTAISIE UTOPIQUE D'HIVER

p. 4

HÉLÈNE FRAPPAT

· ÉCRIVAIN DU DIMANCHE

p. 6

BRIGITTE GIRAUD

· TENIR UNE ARME OU SOIGNER

p. 9

LOÏC FROISSART

· INSECTES

p. 12

· REBOND

p. 13

THIERRY ILLOUZ

· DANS MA GROTTÉ

p. 14

MARION MULLER-COLARD

· UTOPIE

p. 17

FANNY PAGEAUD

p. 20

MARTIN PAGE

· CONTRE LA NATURE POUR LA DOUCEUR

p. 22

COLINE PIERRÉ

· RACONTER LE MONDE TEL QU'IL POURRAIT ÊTRE

p. 27

LAETITIA SHÉRIFF

· QUE TOUT AILLE MIEUX

p. 30

DU CÔTÉ DES LECTEURS ET DES LECTRICES

· Amélie Martinez

p. 31

· Nadine Ferrier

p. 32

· Le collectif d'étudiant.e.s organisateur de la journée

« Accueil de l'exil » à la Méjanés

p. 32

· Giuseppina Nardo

p. 32

· Gaëlle Planchenault

p. 32

· Salma de Félice

p. 32

· Jeanne Dolomi

p. 33

· Paule Arragon

p. 33

· Rozenn Guilcher

p. 33

· Danielle Fabre

p. 33

· Pascal Guibert

p. 34

· Adam Perretta

p. 34

· Hélène Guidi

p. 34

· Anne-Martine Ortiz

p. 34

· Nathalie Roque

p. 34

· Hugo Payan

p. 35

· Antoine Nancy

p. 35

· Marie-Hélène Gilanton

p. 35

· Stéphanie Allard

p. 35

· Tiphonie Nicola

p. 35

· Maelys

p. 35

UTOPIE DU MARQUIS

· THOMAS MORE, LE PÈRE DE L'UTOPIA

p. 36

CÔTÉ ARCHIVES

· COLLECTE D'ARCHIVES,

PARTAGE DE NOS VIES CONFINÉES

p. 38

BIBLIOTHÈQUE MODE D'EMPLOI

p. 39

La Ville d'Aix-en-Provence publie six fois par an un magazine d'actualités sur les activités de la bibliothèque Méjanés.

Coordination éditoriale, conception graphique et réalisation de la brochure papier :

L'agence de communication solidaire
Propulse - lagencesolidaire@asso-gdid.fr

Rédaction et abonnements :

Bibliothèque Méjanés
Commission paritaire en cours
Couverture : d'après l'alphabet utopien de Thomas More,
L'agence de communication solidaire



CHRISTEL ESPIÉ

Christel Espié est née en 1975 à Aix-en-Provence. Elle est diplômée de l'école Émile Cohl. Elle débute son métier d'illustratrice par la mise en peinture de l'univers de Jorn Riel chez Sarbacane

puis de grands classiques de la littérature comme *Tom Sawyer détective* et *Deux enquêtes de Sherlock Holmes*. Son affection particulière pour l'Angleterre victorienne se retrouve dans ses deux derniers albums *Le Visiteur de Minuit* (de Marie-Aude Murail chez Albin Michel) et *Le Cirque Amicus* (d'Éric Senabre chez Didier Jeunesse). Elle travaille essentiellement à la peinture acrylique mais adore par-dessus tout le dessin au crayon.

Christel Espié devait intervenir à la Méjanes dans le cadre du rendez-vous « Un instant ! Avec... » et proposer un atelier aux enfants suivi d'une discussion sur son métier d'illustratrice.



ÉCRIVAIN

DU DIMANCHE

par Hélène Frappat

C'est un jour de confinement, un éternel dimanche, aux environs de 17 heures, quand la lumière indécise pourrait être celle du matin qui commence ou de l'après-midi qui s'achève, sans la théâtralité de l'aube et du crépuscule. Un éternel dimanche, ce jour qui n'existe pas pour les forçats payés au feuillet, écrivains, auteurs, traducteurs. Dans la rue, des passants conversent avec mes voisins qui leur répondent par la fenêtre ; les parents bourgeois échangent des idées pour occuper leurs enfants (« C'est une version de *Pierre et le Loup* commentée par Peter Ustinov, ça dure vingt-cinq minutes, je t'envoie le lien ! ») ; les enfants s'éloignent à trottinette en criant des *ciao ! ciao ! joyeux*.

On pourrait presque se croire à Turin ou à Rome. Sauf que depuis le 29 mars 2020, la frontière franco-italienne est fermée, sous peine d'amende de 4 000 euros. Je le sais, parce que de l'autre côté de la frontière vit une partie de ma famille et de mes amis, et le père de mon fils aîné.

L'Italie est depuis toujours en avance. En avance sur l'Europe, que l'Empire Romain a façonnée ; sur nos institutions politiques modernes, dont l'idée a germé à la Renaissance ; sur les agents historiques de sa destruction — le fascisme, arrivé au pouvoir en Italie avant le régime de Pétain, puis revenu aux commandes, des décennies plus tard, sous sa forme « post-fasciste » auto-proclamée, qui a influencé les

mouvements populistes européens et le programme de Trump.

J'ai toujours été en rage contre les Français qui regardent de haut un voisin dont ils n'ont jamais appris à décrypter les monstres, autrement dit les présages. C'est en Italie que le mot qui résume notre présent, et préfigure notre avenir, a été inventé. *Confinement*. Non pas durant les quelques semaines d'avance que les Italiens ont prises en se cloîtrant selon des règles beaucoup plus strictes qu'ici, interdisant aux enfants toute sortie et, dans une société où l'essence du lien est familiale, la fréquentation des anciens.

Qui, auparavant, employait le mot confinement, aujourd'hui scandé sans relâche par la langue française ? Qui, le faisant résonner quotidiennement, à la radio, dans les journaux, dans les rues, les chambres des appartements, se doute que son origine est italienne ? *Confinamento*. En italien, *confinare*, confiner, c'est avoir une frontière, jouxter un autre pays, opérer un rapprochement. Au contraire, *confinamento* désigne un éloignement, un isolement, une relégation. En 1931, les lois de sécurité publique promulguées par le régime mussolinien autorisèrent, par le décret du 18 juin, l'envoi en confinement de tous les individus présentant un « danger pour la sécurité publique ou l'ordre national ». Parmi les confinés — autrement dit les relégués, les déportés — l'écrivaine Natalia Ginzburg,

turinoise comme son mari, le journaliste anti-fasciste Leone Ginzburg, fut envoyée à Pizzoli, un petit village des Abruzzes, de 1940 à 1943.

« Quand les premières neiges commençaient à tomber, une lente tristesse s'emparait de nous. C'était un exil à nos yeux : notre ville était loin, et loin les livres, les amis, les événements variés et changeants d'une vraie existence. On allumait notre poêle vert, avec le long tuyau qui traversait le plafond : on se réunissait tous dans la pièce où était le poêle, et là on cuisinait et on mangeait, mon mari écrivait à la grande table ovale, les enfants couvraient le sol de jouets. Au plafond de cette pièce un aigle était peint : et moi, je contemplais l'aigle en pensant que c'était ça, l'exil. L'exil était l'aigle, était le poêle vert qui ronflait, était la vaste et silencieuse campagne, et la neige immobile. À cinq heures sonnaient les cloches de l'église de Santa Maria, et les femmes allaient recevoir la bénédiction, avec leurs châles noirs et leurs visages rouges. Tous les soirs mon mari et moi faisons une promenade : tous les soirs on se promenait bras dessus bras dessous, les pieds plongés dans la neige. Les maisons au bord de la route abritaient connaissances et amis : et tous sortaient sur le seuil et nous disaient : "Bonne santé". Il arrivait que quelqu'un demande : "Mais quand est-ce que vous retournerez chez vous ?" Mon mari disait : "Quand la guerre sera finie". "Et elle finira quand cette guerre ? Toi qui sais tout et qui es un professeur, elle finira quand ?" » (Natalia Ginzburg, *Hiver dans les Abruzzes*. Je traduis.) Elle finira quand ?

À l'issue du long hiver, du long dimanche du confinement, le printemps nous verra-t-il sortir dans un monde où les libertés auront été reléguées ?

94 % des Italiens ont déclaré récemment renoncer à leurs libertés fondamentales, pour remettre les outils de leur santé entre les mains du gouvernement (décrets-lois, traçage informatique...).

Le 3 avril, le maire de Parme, Federico Pizzarotti, a limité les *buoni spesa* (bons alimentaires accordés par la municipalité en période de confinement) à ceux

de ses administrés déclarant solennellement « se reconnaître dans les principes constitutionnels de la démocratie, et répudier le fascisme et le nazisme ; ne pas professer et faire la propagande d'idéologies néo-fascistes, xénophobes, racistes, sexistes, ou contraires à la Constitution ».

Face au tollé général, le maire a retiré son arrêté le 5 avril.

Puisque l'avenir se lit de l'autre côté du mur franco-italien, j'observe les signes, non en théoricienne mais, tel Wakefield, espionnant sa femme de l'autre côté de la rue dans la nouvelle de Nathaniel Hawthorne, en romancière qui rêve, divague, fictionne. Les écrivains sont des espions, mais les dimanches sont peu propices à leurs intuitions de médiums.

Un maire d'une commune du sud de l'Italie s'est énervé publiquement contre les femmes qui réclamaient de sortir pour se faire épiler, enjoignant chacune à « devenir King Kong jusqu'à l'été ».

Un autre a menacé d'envoyer des « militaires armés de lance-flammes » contre les étudiants fêtant leur thèse. Le maire de Bari a été filmé pourchassant des flâneurs dans un parc en hurlant « *Ma che fate ! Tornate a casa ! Non sapete che c'è la quarantena ?* »

La vidéo a eu beaucoup de succès en Asie. Au Japon, le maire de la capitale des Pouilles a même été doublé, dans une scène parodiant *Godzilla*.

Dans une banlieue de Naples, une famille qui avait allumé une bougie en hommage aux morts du coronavirus a incendié sa maison.

Un médecin a publié sur Twitter une photo, prise dans les années quatre-vingt, d'un attroupement de Romains festoyant au bord du Tibre. Aussitôt la maire de Rome a remercié le médecin pour cette information et elle a envoyé la police sur les lieux.

Un article publié par le *Corriere della Sera* le 13 septembre 1972 a resurgi récemment. (Comme les grandes lettres en noir et blanc semblent lointaines ; elles nous replongent dans les *Anni di piombo*.) Il annonçait que « l'écart entre le Nord et le Sud » de l'Italie

disparaîtrait en 2020. Les Italiens font circuler la photo, ajoutant au mot « écart » : « des contaminations ». Silvio Berlusconi déplore en public qu'en ces temps de quarantaine, les Italiennes lui préfèrent désormais, au rang de *sex symbol*, son rival politique Giuseppe Conte.

Dans la nuit romaine, la grande sœur de mon fils a rompu avec son amoureux. Elle a traversé Rome et ses banlieues à pied pour rejoindre son appartement où elle s'est confinée, seule.

Rue de Belleville, j'ai croisé une amie, à des kilomètres de son domicile conjugal, et de sa prudence habituelle, s'extasiant, collée à un inconnu, les joues rouges, les yeux au ciel, que ce confinement était merveilleux sur le plan spirituel.

Ce ne sont pas des signes cohérents, plutôt les bribes d'une constellation, au sens des romans de Thomas Pynchon, de la SF des années soixante, des sketches prophétiques des *Monstres*. Notre présent ressemble aux grandes lettres en noir et blanc de la une du *Corriere della Sera* du 13 septembre 1972. Nous y voyons germer, sous le tapis de neige qui étouffe la rumeur des grandes villes, une intrigue ancienne, le retour d'une saison qui mord le cœur.

« La fin de l'hiver éveillait en nous une espèce d'inquiétude. Peut-être que quelqu'un viendrait nous voir : peut-être que quelque chose finirait par arriver. Même notre exil devait avoir une fin. Les chemins qui nous séparaient du monde semblaient raccourcir : le courrier arrivait plus souvent. Toutes nos engelures guérissaient lentement. »

Depuis hier, cinquième dimanche de confinement pour les Italiens, la grande sœur de mon fils n'est plus seule. Elle a accueilli dans son appartement, situé entre la gare d'Ostiense et l'étrange Pyramide où l'empereur Caius Cestius s'est fait inhumer, une amie comédienne qui ne peut plus payer son loyer. ■



HÉLÈNE FRAPPAT

Hélène Frappat est l'auteur de sept romans publiés aux éditions Allia et Actes Sud (notamment *Par effraction*, Prix Wepler, *Mention Spéciale*, 2009, *Lady Hunt*, 2013, *Le Dernier Fleuve*, 2019), et

de nombreux essais sur le cinéma, notamment *Jacques Rivette, secret compris* (Cahiers du cinéma, 2001) et *Toni Servillo, le dernier monstre* (Séguier, 2018). Sur France Culture, elle a produit le mensuel de cinéma « Rien à voir » entre 2004 et 2009, de très nombreux documentaires, et elle est l'auteur de fictions.

Hélène Frappat devait proposer à la Méjanes une conférence intitulée « Stephen King, l'écriture comme télépathie » dans le cadre de « Foire aux monstres », suivie de la projection à l'Institut Lumière du film *Misery* de Rob Reiner adapté du roman éponyme de Stephen King.

TENIR UNE ARME OU SOIGNER

par Brigitte Giraud

Au moment de son appel en Algérie, mon père ne voulait pas tenir une arme. Il avait demandé à l'Armée, s'il ne pourrait pas, « plutôt », suivre une formation d'infirmier. Pour être du côté de ceux qui sauvent, qui réparent, les corps et les âmes brisées. Pour ne pas risquer de manier un fusil, pour ne pas être susceptible de commettre l'impensable, sans doute, et de porter le poids de la honte une vie durant.

L'Armée avait miraculeusement accédé à son souhait, et c'est en tant qu'infirmier qu'il avait été affecté à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès, dans l'Oranais.

C'est facile pour moi d'énoncer les choses de la sorte, soixante ans après son incorporation, de faire de cette volonté une forme de choix éthique. De ne garder que ce qui arrange la reconstitution d'une mémoire.

Et pourtant, c'est pendant ses années de guerre d'Algérie — 1960 et 1961 — qu'il avait découvert ce que je peux nommer aujourd'hui la « révélation du soin ».

J'ai consacré un roman à ce jeune homme qu'était alors mon père⁽¹⁾ et j'ai fini par comprendre que celui qui pensait sauver les autres avait finalement été sauvé par eux, les « soldats en pyjama » blessés, brûlés, choqués. Ne sauve pas celui qu'on croit. C'est

en m'immergeant dans l'écriture que j'ai approché cette zone paradoxale. Soigner lui donnait une raison de se lever le matin, et le sortait du « merdier » dans lequel les Appelés avaient été plongés malgré eux. Soigner donnait un sens à sa présence en Algérie, et peut-être même un sens à sa vie.

Un jour, lors d'une rencontre dans un lycée d'Aix-en-Provence, un garçon de dix-sept ans m'avait demandé si c'était plus virile de tenir une arme que de soigner. J'avais mis un temps fou avant de formuler une réponse. J'avais bafouillé. Autant d'à-propos m'avait bluffée. La question de ce lycéen, je crois que j'y pense tous les jours. Tenir une arme ou soigner.

Après son retour d'Algérie, mon père a repris son service à la Poste, qu'on nommait à l'époque Postes, Télégraphes et Téléphones. L'Armée lui a déni de droit de se reconverter en infirmier dans le civil, je ne saurais jamais pourquoi. On n'avait pas besoin de blouses blanches, paraît-il, au début des années soixante. Cela m'a toujours semblé suspect. On aurait manqué, pour le moins, d'infirmiers psychiatriques, cela on ne peut pas le nier. Le soin post-traumatique de guerre n'était pas encore une priorité.

Mon père avait acquis tant de connaissances, tant de réflexes, tant de ces gestes qui sauvent et qui rassurent. Quand j'étais enfant, c'est lui qui mettait

sa main sur mon front pour mesurer la fièvre, lui qui prenait mon pouls à mon poignet. C'est lui qui m'administra une série de piqûres dans les fesses quand, à six ans, je contractai la scarlatine, lui qui m'expliqua les bienfaits de la pénicilline. C'est lui qui rassurait et qui veillait.

Si je me coupais, il savait s'il fallait, ou non faire un garrot, si j'étais piquée par une guêpe, il extrayait le dard et me détaillait les effets du venin. Si j'avais mal au ventre, il interprétait, appendicite, indigestion ou crise d'acétone. Il me disait la différence entre virus, microbe et bactérie, entre inflammation et infection. À chaque vaccination, il m'expliquait pourquoi, il disait de la rage qu'on en meurt dans d'horribles souffrances. Et du tétanos que c'est encore pire.

Quand j'ai grandi, puis tout au long de mon existence, il n'a jamais failli, propre à interpréter le résultat d'analyses médicales, à commenter ce corps qui dysfonctionnait. Le mien ou celui de mon frère. Lui-même souffrait de sinusites chroniques, puis, en vieillissant, d'hyper-tension, et hélas, dans son âge avancé, d'une leucémie bien sévère, ce qui, pour un seul homme, fait beaucoup.

On s'éloigne un peu de la médecine de guerre, qui traite davantage de tympanes éclatés et de membres arrachés, que de brûlures de méduses ou de tachycardie. Ne pas confondre blessures et maladie. Les soldats blessés n'étaient pas malades, cela n'a rien à voir. Ils étaient jeunes, robustes et en pleine santé. Le dénominateur commun, c'est le corps, cette anatomie que les infirmiers connaissent par cœur, ses tissus, ses fluides, son réseau sanguin, l'oxygène qui irrigue les poumons, le derme et l'épiderme.

J'ai toujours vu mon père rechercher par tous les moyens la vérité nue sur le mal qui l'affecte. Je l'ai toujours vu regarder en face le nombre de ses plaquettes en chute libre. Il sait la logique de cette moelle osseuse qui défaille, de ces artères qui

peinent. Il sait faire un dessin sur une feuille pour m'expliquer comment on place un stent dans une veine, comment l'infarctus de l'hiver dernier a été pris à temps. Il m'a dit il y a peu qu'il tenait par un fil. C'était les mots de son médecin, enfin, soi-disant. Dans la phrase, j'ai gardé le verbe « tenir ». Alors que lui accepte d'entendre « fil ».

Le temps a passé. Le temps est venu que ce monument rassurant qu'est mon père devienne moins rassurant. Je me souviens de la première fois où j'ai osé lui suggérer de ne pas conduire, puis, du jour où j'ai dû monter le ton pour lui interdire de conduire. Cette lente escalade nous avait minés.

Je me souviens de ce jour où nous devons rendre visite à la famille en Ardèche, où j'avais accepté d'accompagner mes parents à condition que ce soit moi qui prenne le volant. Je me souviens de ma maladresse, de ma voix faiblement autoritaire, qui cherchait l'arrangement avec la réalité. Ce n'était pas sa défaillance qui m'inquiétait, argumentais-je, mais ma névrose à moi, ma peur en voiture. Je me souviens que ce bras de force avait été l'un des moments les plus pénibles de mon existence, faire rendre les armes à mon père, si j'avais été capable d'imaginer.

Mes parents ont atteint cet âge qui les place dans la catégorie des « personnes les plus fragiles » dont on entend parler depuis le début de l'épidémie de Covid-19. Plus de quatre-vingts ans, des pathologies qui les affaiblissent. Nous sommes au cœur de la période de confinement. Mes parents habitent dans une petite ville éloignée de la mienne, et je ne peux leur parler qu'au téléphone.

Je me surprends à les mettre en garde plus que je ne devrais, je m'adresse à eux comme ce jour où j'ai demandé à mon père de ne pas prendre le volant. Avec une autorité qui s'abreuve à la peur de les perdre. Non, vous n'allez pas porter une lettre à la poste, non le voisin ne vient pas tondre

la pelouse, non vous n'allez pas chercher des œufs chez Robert. Non et encore non, vous n'allez pas acheter un outil à Intermarché, non vous n'allez pas voter. Toutes ces injonctions qui font de moi une fille quasiment abusive. Je deviens le parent de mes parents, comme il est écrit que nous le deviendrons dans la logique du cycle infernal des jours. Mais il y a des limites, il y a une façon. Je m'entends monter le ton au téléphone, je me mets à crier, que non, l'appareil dentaire qui lui fait mal, ce n'est pas le moment d'aller embêter les dentistes avec ça, que non ce n'est pas malin d'appeler le 15 pour aussi peu. La taille de la haie, ça attendra, la fuite d'eau de la machine à laver aussi.

Mon père attend le résultat de ses analyses de sang, et je sais que si le taux descend, il faudra que je joigne l'hôpital, comme à chaque fois. Il faudra que je m'arme de patience, il faudra que je prie pour que quelqu'un réponde. Je fais des incantations pour que le taux de plaquettes n'ait pas encore chuté. Nous surveillons la variation du taux, pendant que d'autres surveillent le cours du CAC 40.

Mon père regarde le journal télévisé et il comprend. Il me dit que c'était pareil à l'hôpital militaire de Sidi-Bel-Abbès, il y avait des priorités. La médecine de guerre, il connaît. Il dit comme c'était l'horreur quand arrivait sur des brancards une compagnie qui venait de sauter sur une mine. Il dit qu'il fallait trier. Il fallait aller vite, faire les bons gestes dans l'instant, il n'y avait pas de temps à perdre, il fallait repérer ceux qu'on pouvait sauver. Il me confie cela au téléphone, il me dit qu'il n'y aura pas de place pour lui s'il est infecté par le Covid-19, ni pour ma mère. Il sait cela, il y a pensé depuis le début. Il dit que les vieux, il a bien compris, en regardant la télé, il faudrait qu'ils laissent la place.

Il ne parle plus, il semble réfléchir. Il ajoute que voir les infirmiers à la télé, ça lui rappelle l'hôpital militaire, ça le prend à la gorge soudain. Et là il me raconte ce jour où ce garçon était arrivé sur une

civière alors qu'il était de garde. Il me parle de son élan pour en prendre soin. Il lui avait parlé, lui avait pris la main, avait tenté de trouver les mots pour rassurer. Le garçon avait vingt ans, comme lui. Mon père me raconte les jours passés à son chevet, des jours et des nuits, les tentatives, les espoirs. Et puis, moins d'une semaine plus tard, l'échec, le verdict. Mon père me dit cela au téléphone, d'une voix que j'ai du mal à reconnaître. À plus de quatre-vingts ans, il me livre le grand chagrin de son existence, que j'ignorais. Le drame, dit-il, c'est quand le médecin, l'infirmier, demeure impuissant. C'est cela qui fait le plus de mal, quand je vois à la télévision, les images des services de réanimation débordés. C'est une utopie, de penser qu'on peut sauver tout le monde. C'est une illusion, mais au moins, on peut essayer. L'échec fait partie de la vie, il ajoute. Mais pendant la guerre, on ne décide pas à l'avance qui on prend, qui on laisse. On n'établit pas de critère, comme c'est le cas en ce moment. Quand je pense que les pensionnaires des EHPAD ne sont même pas transportés à l'hôpital. C'est ce qui me choque le plus, les critères établis à l'avance, ce n'est plus une tragédie, c'est un crime. ■

(1) *Un loup pour l'homme*, Flammarion 2017, J'ai Lu 2018.



BRIGITTE GIRAUD

Brigitte Giraud est l'auteur d'une dizaine de romans, récits ou recueils de nouvelles, dont *L'Amour est très surestimé*, prix Goncourt de la nouvelle (Stock 2007), *Une année étrangère*, prix Giono (Stock 2009), *Avoir un corps* (Stock 2013), *Un loup pour l'homme* (Flammarion 2017), *Jour de courage* (Flammarion 2019).

Ses livres sont traduits dans une vingtaine de langues.

Brigitte Giraud devait intervenir à la Méjanès dans le cadre de « Paroles de femmes » et proposer une lecture musicale de son roman *Avoir un corps* (Éditions Stock, 2013), accompagnée par Lætitia Shériff.

photo © Anne Bouillot



Loïc FROISSART

Loïc Froissart est né près de Roubaix où il a étudié les arts appliqués. Il est auteur-illustrateur d'albums pour enfants (éditions Seuil, éditions du Rouergue). Il dessine aussi pour la presse (*Topo*, *Télérama*) et réalise des affiches.

Loïc Froissart devait proposer à la Méjanès et à la bibliothèque Li Campaneto une lecture musicale et dessinée, en compagnie de Coline Pierré, de l'album *Le Jour où les ogres ont cessé de manger des enfants* pour lequel il a réalisé les illustrations.

photo © OyatePhotographiebd



DANS MA GROTTTE

par Thierry Illouz

Ce qui n'est pas. Ce que nous voudrions à la place de ce qui est. Ce qu'il nous faut. Il y a un endroit en moi qui se consacre depuis toujours à l'activité de désirer mieux que ce qui est, qui désavoue ce qui est. Ce mouvement intérieur qui conteste et réagit est, je le voudrais en tout cas, un champ fertile, une architecture.

Refuser sans cesse, pleurer sur le malheur du monde ce serait aussi construire, se désoler des chagrins, des injustices, c'est se planter au milieu de la ville et demander la correction du monde. Je me suis installé ici dans une grotte, dans l'obscurité, dans le silence de ces jours et dans la disparition du bruit et du mouvement, je peux repeindre, redessiner le décor que j'attends. Depuis les premiers moments de l'enfance il y a cette attente d'un autre monde, l'enfance ne s'embarrasse pas du réel, elle n'est jamais convaincue de sa stabilité, c'est cela la vérité, ce qu'il faut d'abord, le premier pas, c'est se convaincre de l'incertitude des choses telles qu'elles sont, de leur retournement possible.

Je n'oublierai pas les promesses. L'enfant se fait des promesses. La main dans celle de ma mère je voyais défiler la petite ville et ses désordres, je voyais dans chacun de ces territoires familiers des erreurs à rectifier, des spectacles insupportables, je voyais mes camarades pauvres et humiliés, je voyais la distribution infernale des quartiers, ceux d'en haut et ceux d'en bas et leur inversion ironique. Le haut de la ville fait de cités, de caves, de

trafics, et la ville d'en bas riche et bourgeoise, ses parcs, ses monuments historiques, ses musées et son théâtre. Je me faisais des promesses, j'allais remédier à ces arrangements maladroits et injustes, j'allais remettre en question cette organisation hasardeuse et pitoyable. Je ne doutais pas une seconde. La seule question que je me posais alors était de savoir pourquoi on ne l'avait pas encore fait ce ménage-là, pourquoi personne jusque-là n'avait remédié à ce déséquilibre, c'était si évident de remettre les choses en place, ce simple petit mouvement du monde qui le remettrait sur ce pied était si simple, si logique, si nécessaire.

Ma mère était institutrice, un soir qu'elle était occupée à faire les comptes de la petite « coopérative scolaire », je l'ai vue aller chercher son porte-monnaie et mettre de l'argent dans la petite boîte qui servait de caisse, je ne comprenais pas ce qu'elle payait là, je l'interrogeai, sa réponse fut simple, claire, elle m'expliqua qu'un voyage était organisé pour sa classe mais que certains élèves ne pouvaient verser la modeste contribution sollicitée à cet effet et qu'elle payait pour eux. Ce geste-là est une utopie, véritablement, c'est à la portée de la main, ça renverse tout ce petit geste discret, infinitésimal qui ébranle à lui seul la certitude des inégalités et l'enfant que j'étais a forgé là une grande partie de ses croyances.

Abolir est dans la nature de l'enfance et de toutes les nécessaires utopies. Commencer par regarder ce qui

ne va pas, mais dans le même temps inventer d'autres possibles. Commencer par l'injustice des pauvretés. S'en prendre à elle, la déclarer illégale, puisqu'il peut y avoir des lois n'importe quand et n'importe où, puisque ce n'est pas la loi en tant que telle que je combats, ce serait plutôt la mauvaise loi. La loi est une chance parce qu'elle est contre-nature, la loi peut revenir sur l'injustice naturelle, dire que les faibles seront protégés, et que les forts ne seront pas supérieurs, qu'il ne vaudront pas plus, une égalité, une égalité mathématique dans mon pays imaginaire. Il est si facile ce mouvement qui passe d'un monde à un autre, c'est un pas si modeste pour l'esprit de consacrer une égalité. Tout simplement ni plus ni moins. Et voir, regarder, écouter, parler. Si l'on se penche et que notre oreille passe à portée des récits, à portée des plaintes un autre monde apparaît, par l'oreille un autre monde attend, si l'on parle d'exil, de misère, de violence, de ségrégation, de discrimination, si l'on demande des secours, si l'on s'époumone à attendre des considérations, des regards, des mains, un autre monde surgit fait de regards, de mains, d'oreilles, de réparation. L'utopie est une réparation, un outil. Je n'ai aucune difficulté à imaginer, c'est mon pays l'imaginaire, et ce n'est pas une abstraction, un loisir, imaginer c'est au contraire ce qui peut forcer le réel et le contraindre.

J'ai connu les banlieues, j'ai connu le tumulte des lieux sans grâce, et des lieux négligés, oubliés. Ici dans ma grotte je peux accéder aux lieux, dans le secret, et les reconstruire, les destituer, les interdire. Repeindre, refaire, réhabiliter, j'aime ce mot, réhabiliter, dont le dictionnaire donne une définition si forte : « mettre un terme aux soupçons, critiques, mépris, dont quelqu'un faisait l'objet en prouvant officiellement qu'il méritait ou qu'il mérite de nouveau la confiance, l'estime d'autrui ». Le faire pour les lieux, le faire pour les gens, recommencer.

Puisqu'il faut parler du coût, puisque c'est le coût qui intéresse et fonde les actions alors je voudrais dire que cela ne coûte pas au monde de reprendre ses erreurs, cela ne coûte pas au monde de revenir sur ses silences, au contraire, le prix que le monde paie est toujours celui

de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, et qui coûtait pourtant toujours moins que ce qu'il faudra payer de ne pas l'avoir fait.

Ma grotte utopique est le lieu le plus réaliste de la terre.

Il faut dire que sans enfance il n'y a pas de chance pour la moindre utopie, l'âge adulte s'acharne à articuler des systèmes de réfutations de l'utopie, l'âge adulte déploie des trésors infinis d'imagination pour combattre l'imagination, des prétextes, des appels à la raison, à la lucidité, à l'économie, des prétextes contre l'enfance, mais c'est l'enfance qui a raison, c'est l'enfance qui a les pieds sur terre, c'est l'utopie qui sait comment faire.

Jeune garçon j'avais trouvé chez moi une porte, un instrument, un grand livre sur la littérature, une encyclopédie des auteurs, d'un côté un portrait, une photographie ou un dessin et de l'autre un texte sur la vie et sur l'œuvre et la découverte de ces gens-là qui ont voué leur vie à l'imagination, à l'invention de vies, de mondes, d'idées. Qui peut dire devant cette liste qui me fascinait qu'un obstacle quelconque pourrait se dresser contre la volonté profonde et déterminée de la fiction, qui peut dire que ces visages et ces œuvres qui avaient pu traverser le temps et l'espace n'avaient pas la force que la pensée détient sur la matière, que le désir détient sur le réel. Cette admiration est en soi un terreau d'utopie, l'admiration c'est considérer que le meilleur est possible, que l'extraordinaire attend quelque part la rencontre de ceux qui peuvent le porter. Croire c'est vouloir, dire c'est faire.

Dans ce projet de mes utopies intimes, de ma grotte portative, j'invente encore d'autres pans du monde, je ne néglige pas de me réformer moi-même dans mon univers utopique, je forge des désirs, je fais du désir le pigment de mon dessin. Il y a encore un endroit qui se construit là, au fond de mes yeux, un territoire espéré des sentiments. Il faut aussi avoir la force de reprendre nos machineries intimes, nous n'aurons pas tout changé si nous ne changeons pas ce qui nous empêche et nous retient, l'invention du sentiment attend cet effort.

Dans mon jardin intérieur je croise des visages qui impriment des coups au cœur, c'est une galerie personnelle et dangereuse, n'importe qui la traverserait sans crainte ni douleur, mais pas moi, pour moi elle est délétère. Cette galerie est imaginaire, elle aussi pourrait-on dire puisqu'elle passe par la convocation de l'esprit, par la force de l'esprit qui va chercher la douleur, la flaire comme un animal, la ramène dans sa gueule. La douleur de la disparition, de toutes les disparitions, de la mort et des abandons, c'est bien le moteur de nos imaginations qui la tracte jusqu'à nous et qui en provoque le ravage.

Alors je chercherai dans mon utopie même à appliquer la méthode de ces désolations à l'abolition de leur pouvoir, par le souhait, par la force du souhait, je ferai taire le pincement des regrets, des deuils, la torture des solitudes, des sentiments déçus, des déchirures, et je leur substituerai la lumière des amours, la couleur des souvenirs heureux, l'émotion des plaisirs gravés, je fouillerai le passé et j'exhumerai les trésors, j'effacerai les instants de l'effondrement, l'instant des pertes, je narguerai le malheur, j'aurai refait le monde à moi seul, j'aurai refait le moment, l'injuste et le brutal, j'aurai mis à la place précise du renoncement la musique d'un nouveau monde.

Je ne dis pas que ces choses sont faciles, je suis si attaché au vertige des pertes, je tiens tant au confort des nostalgies, des regrets, des chagrins peut-être même, je ne suis pas dupe de moi-même et des mes tropismes, mais ce que j'exige du monde comment ne pas l'exiger de moi-même ?

Alors je vais habiter ma grotte, je vais l'occuper toute entière, je vais profiter de ce retrait qu'elle impose pour embrasser l'humanité toute entière, et seul, joindre ma voix aux autres, joindre ma colère, mon reproche contre ce qui ne va pas, ce qui doit être remplacé en moi et autour de moi, je vais chanter. Vous comprenez cela, je vais chanter, c'est peut-être le début, faire de sa voix un chant, l'améliorer, l'élever, la rendre plus émouvante, plus convaincante. Je vais chanter parce qu'on aime le chant, parce que le chant ne trompe pas puisqu'il vient de ce qui vibre, de ce qui souffre, de ce qui aime, alors

je vais m'exercer au fond de ma grotte, en profitant de cette chance acoustique des grottes qu'elles font écho et que même seule, une voix devient plusieurs, je vais m'appliquer pour que mon chant soit utile et fort, et, par une seule lettre intervertie, je vais me livrer à l'alchimie d'une utopie et, par une seule lettre modifiée, je ferai du verbe chanter le verbe changer.

Ne croyez à rien de ce que l'on dit, l'utopie est la clef, la seule, le reste sacrifie à l'instant, au réel, à la contingence, c'est le fond de la grotte qui contient le seul air pur. ■



THIERRY ILLOUZ

Thierry Illouz est romancier, auteur de théâtre et de chansons. Il a publié plusieurs romans chez Fayard : *L'Ombre allongée* et *Quand un soldat* (nommé pour le prix Wepler). Et chez Buchet-Chastel : *La Nuit commencera* (prix de la ville des Sables-d'Olonne) et un récit publié par les éditions L'Iconoclaste en 2018 (figurant dans la sélection du prix Femina essai et couronné d'un prix Topor en 2019).

Sa pièce *J'ai tout* (éditée chez Buchet-Chastel) lue par Charles Berling au festival d'Avignon a été créée au Théâtre du Rond-Point par Jean-Michel Ribes en 2007 et reprise par Christophe Laparra au théâtre de Belleville ainsi qu'au festival d'Avignon, elle a également été traduite au Brésil et interprétée par Pedro Vieira à Sao Paulo. Plusieurs de ses pièces ont encore été montées : *Corps de police* (Théâtre de l'Opprimé, 2010), *Les Invités* créée à la loge en octobre 2012. Ou lues : *À ma troisième robe* (François Morel, Théâtre du Rond-Point).

Il est également l'auteur de nombreuses chansons souvent avec Marie Nimier (Juliette Greco, Maurane, Eddy Mitchell etc.), d'un texte *Bord de Mer* pour le chorégraphe Daniel Larrieu, ou d'écrits sur l'art comme *Hors classe* pour la peintre Linda Ellia (Éditions du Seuil) et de nombreux articles notamment pour la revue *Politis* et la *Nouvelle Quinzaine Littéraire*.

Thierry Illouz devait présenter à la bibliothèque de la Halle aux Grains son essai *Même les monstres* (Éditions L'Iconoclaste, 2018), dans le cadre de la programmation « Foire aux monstres ».

UTOPIE

Par Marion Muller-Colard

« Quand les sages sont au bout de leur sagesse, il convient d'écouter les enfants. » Georges Bernanos, *Dialogue des Carmélites*

Pour Alix

C'était l'année des U : on l'appela Utopie. Cette décision fut prise à l'unanimité dans le petit groupe d'enfants qui l'avait recueillie. D'ailleurs, ils avaient hésité avec Unanimité, mais ils s'étaient accordés à trouver cela trop long. Ils prenaient toutes les décisions à l'unanimité, car Clara disait qu'il suffisait qu'un seul ne soit pas d'accord pour qu'il finisse par saboter le projet — et personne ne voulait « saboter » Utopie, elle était bien trop mignonne. Sur le principe de l'unanimité, donc, tout le monde était d'accord avec Clara. Certains parce qu'ils étaient amoureux d'elle, d'autres parce qu'ils ne comprenaient pas le mot (et l'école leur avait appris que, quand on ne comprend pas, le plus simple est d'être d'accord). Le jour où ils avaient trouvé Utopie était un jour de « reprise économique ». C'était, du moins, tout le poids d'attente et d'espoir qui pesait sur cette journée dès le premier café du matin, bu toutes manches retroussées. Le monde était un vieux tracteur rouillé embourbé sur le bas côté de la route, que plusieurs millions de personnes déterminées poussaient d'un seul élan dans l'espoir fou de le voir redémarrer. Mais il y avait tant de monde sur le bas-côté qu'on était en droit de se demander ce qui était le plus réaliste : rejoindre la route coûte que coûte ou décider que le bas-côté pouvait aussi bien être une nouvelle voie ? Quoi qu'il en soit, Utopie, elle, était née dans le caniveau.

C'est du moins là que les enfants l'avaient trouvée. Elle avait dû être la plus fragile d'une portée de parfaits corniauds, bâtard croisé chien errant. Clara savait qu'il y avait toujours un laissé pour compte dans les portées de chiots, que les chiennes n'avaient pas d'état d'âme et ne gaspillaient pas leur lait pour un maigroutel mal parti dans la vie. Clara jurait pourtant que quand elle aurait des enfants, elle raisonnerait tout à l'envers et s'attacherait au plus fragile. Les autres étaient d'accord avec elle à l'unanimité : on ne pouvait pas abandonner les plus faibles sous prétexte qu'ils nécessitaient plus de soin, de temps et d'attention. D'ailleurs, le soin, le temps et l'attention que nécessita Utopie dans ses premiers mois furent un sujet de préoccupation et de joie qui ravit les enfants. Ils voyaient en elle quelque chose à choyer, et découvraient le plaisir supérieur de détourner le destin : sans eux, Utopie serait morte. Avec eux, elle vivrait. Autour d'eux, on se gargarisait pour moins que ça. Ils embrassaient ainsi leur vocation d'humain : bidouiller l'aiguillage de la fatalité. Théo, qui était bricoleur, avait arraché à sa petite sœur une tétine dégoûtante qu'il avait ensuite fixée sur une bouteille en plastique. À tour de rôle, les enfants ramenaient une dose de lait chapardée dans le frigo familial, et tiraient à la courte paille celui qui aurait le privilège de tenir Utopie sur ses genoux et de la voir plisser les yeux de satisfaction. Utopie avait une oreille droite et l'autre

cassée, ce qui ajoutait à son charme. Elle portait sur elle les stigmates d'un début de vie impitoyable, et dans ses yeux une reconnaissance infinie pour ceux qui lui portaient secours. Mais une fois passées les premières semaines où elle concentrait dans son sommeil toutes les forces qu'il lui fallait pour grandir, Utopie commença à poser de nouveaux problèmes. Elle n'était plus seulement mignonne : elle était réveillée. Et le local poubelles de l'immeuble dans lequel habitait le groupe d'enfants ne pouvait guère l'abriter plus longtemps. Jusqu'alors, ils s'étaient relayés pour nettoyer ce qu'ils appelaient pudiquement les « accidents » d'Utopie, et avec leur concours, la présence de la jeune chienne, dissimulée dans un tas de cartons à l'abandon, avait pu rester discrète. À présent, au lieu de repartir dans les limbes propres aux petits mammifères repus, Utopie se dressait aussitôt sur ses pattes après la tétée, et semblait attendre de ses serviteurs quelque chose de plus que sa seule survie. Elle jappait, attrapait les mollets, et se mettait bientôt à hurler à la mort lorsque les enfants, après moultes stratégies pour la maintenir à l'intérieur, se retrouvaient de l'autre côté de la porte bardée. Ils avaient beau lui administrer encore quelques caresses dans les interstices du bardage, en apposant vainement leurs doigts sur la bouche, rien n'y faisait. Ils mirent alors au point un mensonge qui leur permit d'exhiber Utopie quelques heures dans le quartier. Ils inventèrent une vieille dame dont la maison se trouvait sur le chemin de l'école, et qui leur avait demandé le service de promener son jeune chien. Les adultes sourirent à ce zèle citoyen qui émergeait du groupe d'enfants ; aucun ne se demanda de quelle vieille dame il pouvait bien s'agir — tous étaient fort occupés à pousser derrière le vieux tracteur rouillé du monde, qui continuait à s'embarber en dépit de leurs efforts. Mais bientôt, Utopie — sans doute à la faveur d'un nouveau pic de croissance — ne se satisfait plus de ces quelques promenades censées la divertir de l'ennui mortel du local poubelles. Avait-elle acquis une haute opinion d'elle-même, à force de récolter caresses et

compliments chez les passants ? Tous étaient attendris par son œil vif que découvrait à intervalle régulier son oreille pliée, rebondissant au rythme du petit trot gourmand de l'animal. Ou bien, plus fondamentalement, Utopie ne pouvait admettre que l'attention qu'on lui prodiguait ne fût qu'intermittente. Après tout, elle n'était ni une peluche ni un divertissement, déclara un jour Clara tandis que l'animal leur vrillait le cœur et les oreilles après avoir été enfermée de nouveau. Tous approuvèrent. Mais aucun n'eut le courage d'assumer Utopie en la présentant à ses parents, ces adultes fort stressés en cette période d'incertitude — relance économique, mes fesses ! criait tous les soirs au balcon le papa de Théo qui venait de perdre son boulot. Ce père-là devrait attendre pas mal d'années avant d'adopter un chien né l'année des R et de pouvoir l'appeler Révolution. En attendant, il y avait Utopie, et personne ne savait trop quoi en faire.

Alors, une fois n'est pas coutume, Alice prit son courage à deux mains (dont une qu'elle avait « molle », de naissance, et qui lui conférait un petit air extraordinaire et quelques bénéfices secondaires dont elle n'usait qu'au compte-goutte, par pure stratégie). Tous l'encouragèrent : Utopie était une vraie valeur ajoutée, ses parents ne pourraient qu'accepter de l'adopter. « Mais entre nous, nous saurons toujours qu'elle n'appartient à personne ? », risqua Théo. « Ou à tout le monde », trancha Clara. Et ils accompagnèrent ces bonnes paroles de leur rituel d'unanimité, toutes mains (sauf les molles) rassemblées et frétilantes au cœur du cercle qu'ils formaient — si bien qu'on ne savait plus laquelle appartenait à qui, ce qui avait le don de faire japper de joie Utopie.

Sur le seuil de l'appartement d'Alice, Utopie fit un « accident » d'anxiété face au nouveau défi qui l'attendait. Alice en perdit son assurance, nettoya au plus vite, et décida d'une transition : cacher Utopie dans sa chambre, en attendant. En attendant quoi et pour arriver où, ce n'était pas très clair dans la tête de la fillette. Mais en prenant en charge la responsabilité de

la chienne, elle avait épuisé en un rien de temps une réserve de courage qui lui avait demandé des années d'économies. Elle tenta alors de convaincre l'animal que le bien commun requérait sa discrétion, du moins dans un premier temps. Utopie ne l'entendait pas de cette oreille, et la nuit suivante vit éclater le drame qui couvait depuis quelques semaines. Depuis, peut-être, qu'Utopie avait été sauvée d'une mort certaine par de naïfs petits enfants — là où d'autres auraient laissé s'accomplir la sélection naturelle (d'autant que, par les temps qui couraient, on avait d'autres chats à fouetter que des chiots à nourrir).

Utopie, qui battait de la queue contre le parquet de la chambre d'Alice, dissimulée parmi les habits dans l'armoire de la fillette, finit par glisser sa patte dans l'entrebâillement de la porte qui ne lui opposa aucune résistance. Il faisait alors nuit et tous les habitants de l'immeuble dormaient, harassés par les efforts surhumains qui les occupaient durant la journée. Dans la pénombre, Utopie visita tranquillement l'appartement, puis s'attaqua aux pantoufles du papa d'Alice, pantoufles sacrées qui symbolisaient pour l'homme besogneux le seul espace portatif de détente que son existence laborieuse connaissait. La laine de ces charentaises authentiques, directement achetées à l'usine historique de Chasseneuil sur Bonnière, n'étant pas vraiment digeste, Utopie se mit à la vomir dans un vacarme gastrique qui ne manqua pas de réveiller le propriétaire des pantoufles sacrifiées. D'abord effrayé de découvrir au pied de son lit un être vivant dont il ignorait jusque-là l'existence, puis furieux de constater que ses pieds ne trouvaient qu'un réconfort en charpie pour faire face à ce problème inédit, le papa d'Alice n'y alla pas par quatre chemins : il saisit l'animal par la peau du cou, se rendit sur le balcon, et le balança par dessus le garde-corps, du haut du premier étage. Les chiens n'étant pas des chats, Utopie ne retomba pas sur ses pattes.

Les lumières de l'immeuble s'allumèrent une à une, comme si la plainte déchirante de l'animal, mêlée de

douleur et d'incompréhension, réveillait dans le ciel quelques étoiles endormies. Les plus rapides à rejoindre les balcons furent les enfants, hormis Clara qui comprit rapidement qu'elle devait protéger la jeune chienne. Lorsqu'elle franchit la porte de l'immeuble, elle ne vit pas tout de suite la carabine qui, depuis le quatrième étage, pointait sur l'animal. Elle entendit cependant ses camarades crier en chœur : « C'est Utopie, c'est Utopie, ne lui faites pas de mal ! » Ignorant le danger et (ou) n'écoutant que son courage (ou sa seule rage), Clara se jeta au devant d'Utopie comme un bouclier humain. Le temps, en quelque sorte, s'arrêta là. Tout resta suspendu au destin d'une enfant protégeant Utopie, jusqu'au moment encore figé où je vous le raconte, entendant au loin crachoter le moteur du vieux tracteur embourbé sur le bas-côté de la route et du temps. ■



MARION MULLER-COLARD

Marion Muller-Colard est théologienne et romancière. Son essai *L'intranquillité* a reçu le prix de spiritualité Panorama-La Procure 2017. Elle écrit également des histoires pour la jeunesse, dans différentes revues et des romans pour adolescents. Elle anime des ateliers d'écriture. Depuis 2017, elle est membre du comité consultatif national d'éthique.

Marion Muller-Colard devait intervenir à la bibliothèque des Deux Ormes pour présenter son roman *Le Jour où la Durance* (Éditions Gallimard, 2018), sélectionné dans le cadre du Parcours en livres.





FANNY PAGEAUD

Née en Bourgogne en 1986, Fanny est diplômée d'arts appliqués et d'arts plastiques.

Après quelques années à dessiner sous le ciel bleu de la Provence,

elle taille désormais ses crayons en Ariège où elle s'est installée depuis 2019, avec des bottes.

Parallèlement à son activité d'illustratrice, elle mène un travail d'artiste du livre, concevant des objets éditoriaux inédits, parfois non identifiables. Les *InÉditions*, sa petite cabane d'édition construite en 2012, lui permet de jouer avec du papier et du carton, à sa façon.

Après son premier album jeunesse *Il y a des monstres dans ma chambre* paru en 2016 aux éditions de l'Atelier du Poisson soluble, le *Musée des museaux amusants* (Prix Sorcières 2019), paru en 2018 chez le même éditeur, fait la part belle à son travail d'illustratrice méticuleuse.

Fanny Pageaud devait initialement intervenir dans les bibliothèques dans le cadre de la « Foire aux monstres » et proposer une exposition et des ateliers autour de son album *Il y a des monstres dans ma chambre*.

CONTRE LA NATURE

POUR LA DOUCEUR

par Martin Page

Les fauves et prédateurs du zoo d'Aberdeen disparurent. La police crut à un trafic d'animaux. Les animaux sauvages sont ces objets qui bougent et respirent, des meubles articulés qui font le bonheur des collectionneurs et des propriétaires de domaines où ils pourront les exhiber et parfois les chasser. Tuer un lion en Tanzanie, c'est banal. En tuer un dans une forêt privée de l'Oxfordshire, voilà qui est inédit et magnifique. Un lion qui meurt sur un tapis de mousse et contre un chêne, quel arrogant crétin fortuné pourrait y résister ? On trafique aussi les animaux sauvages pour leur peau, leur fourrure. Il y a toujours des sadiques qui veulent des bottes en crocodiles ou une descente de lit en ours, et des connards empêtrés dans leur machisme et leur vide neuronal qui désirent des pseudo-aphrodisiaques en corne ou en écailles. Mais la police d'Aberdeen avait tort. Ce n'était pas un trafic. C'était beaucoup plus... insensé. Et dans ces cas-là, la police est prudente : si c'est du domaine de l'insensé, elle sait qu'il vaut mieux se retirer du jeu. Est-ce que la police avait réellement le temps d'enquêter sur une disparition d'animaux sauvages de toute façon ? Non, et c'est un non en pure platine serti de diamants. La réalité fournit déjà beaucoup de matière aux flics d'Aberdeen. La réalité est un perpétuel printemps fertile dopé au purin et aux OGM. Vols, meurtres, coups de couteaux, trafic de drogue, viols,

bagarres. Le sort des animaux ne vient qu'en bout de liste.

Dans ces cas, le super-intendant Tomato appelle Lydia Smith de la puissante Association de protection des animaux d'Aberdeen (fortunes héritées de vieilles femmes qui avaient trouvé dans leurs amitiés avec des animaux des émotions qu'elles n'avaient jamais connues avec des hommes). L'association a le temps et l'argent et punaise elle a la motivation. C'est son truc, les animaux. Le super-intendant Tomato appela donc Lydia Smith tout en choisissant un sandwich chez le traiteur en face du commissariat. Il prit un sandwich au jambon fumé (il avait un rapport à l'ironie assez merdique). Tout en mâchant, il raconta tout à la présidente de l'association.

- Oui, uniquement des prédateurs. Les herbivores ont été laissés.

Les vols étaient du travail de pro, expliqua-t-il. Des pros qui n'avaient pas eu besoin de faire beaucoup d'efforts tant la sécurité du zoo d'Aberdeen était faible. Quel abruti aurait l'idée de voler un lion ou une panthère ?

- L'humanité est ce formidable projet au sein duquel on trouve toujours des personnalités qui auront des idées absurdes et même démentes, dit Lydia. Parfois ça donne la royauté anglaise, parfois les courses automobiles. Aujourd'hui, ça donne un kidnapping d'animaux.

Le super-intendant ne répondit rien au cas où la conversation serait enregistrée. Il assura Lydia qu'elle pouvait compter sur son concours distancé. Elle comprit bien qu'il n'en avait rien à foutre. En raccrochant, Tomato alla vomir son sandwich dans les toilettes. La mauvaise conscience, peut-être. C'est pour ça qu'il aimait tant les fast-food : au moins ils mettent des anti-vomitifs dans leur nourriture. Les anti-vomitifs devraient être la base de la civilisation, il faudrait en diffuser dans l'air même, dans toutes les pièces et tous les lieux publics.

Lydia Smith s'allongea sur le sol. Elle était sujette à des crises de narcolepsie et les sentait venir. À son réveil, elle fuma un joint et comprit que cette affaire la dépassait. Ce n'était pas dans les compétences de sa ronronnante association. Elle appela donc son ancienne collègue et quasi-amie : Amelia Kemp. Si Lydia Smith aimait les animaux, Amelia Kemp en était une alliée, Lydia disait « fanatique ». Une fanatique au point d'avoir ouvert des cages dans des laboratoires qui pratiquaient des expérimentations sur les animaux (pour la fabrication de nouveaux gels douche). Fanatique au point d'avoir frappé un médecin qui défendait ce laboratoire : de l'avoir frappé sur Sky News pendant un débat. En direct. Avec la reproduction d'un colon en silicone laissé sur le plateau par le précédent invité, un gastro-entérologue célèbre. Fanatique au point de ne porter ni cuir ni laine et bien sûr d'être végane. Pour Amelia Kemp, les animaux étaient une cause non abstraite : elle ne voyait pas les animaux, elle voyait des individus menacés, maltraités, tués, dans l'indifférence générale. Elle voyait des gens. Amelia arriva une demi-heure plus tard, et Lydia la mit au courant, avec un peu d'embarras. Elle détestait demander de l'aide. Un jour, elle avait essayé de s'arracher une dent pour éviter d'aller chez le dentiste et, s'il l'avait laissée faire, elle aurait volontiers opéré son mari lors de sa crise d'appendicite. Elle gardait toujours un bistouri et de la morphine dans un étui au fond de son sac à dos, au cas où.

- Pas de portrait des disparus ? demanda Amelia à Lydia.
- À part sur les prospectus du zoo, dit Lydia. Les animaux sauvages n'ont pas de carte d'identité.

- On s'en fout donc, dit Amelia. Ils peuvent disparaître.
- Je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de confusion, après tout il n'y a pas trente-six tigres qui se baladent dans le coin. Voici le décompte.

Lydia fit glisser une feuille avec le détail des disparitions.
- Il y a quatre tigres, six lions, quatre panthères, un couple de léopard, huit pythons, douze tarentules, cinq vipères, deux hyènes, deux chacals, un crocodile. Ça fait du monde.

- C'est manifestement un vol organisé.

- Ou du tourisme, dit Amelia.

- Si c'était du tourisme, la Tate Gallery nous aurait déjà prévenus. Je pense plutôt à un zoo privé.

- Pourquoi jouir en public du malheur des autres quand on peut jouir en privé ? Dis-moi, Lydia, tu crois que les gens qui tuent des animaux pour le plaisir en jouissent ?
- Les mecs, sans doute. Ils sont la seule et unique espèce nuisible. J'espère que vous sauverez les animaux.

- Les sauver de quoi ? D'un zoo dégueulasse, avec une couche de merde de quatre centimètres et de la bouffe avariée ? D'employés qui se font payer pour que des zoophiles y organisent des films pornos avec des lamas ? Peut-être qu'ils sont mieux traités par les personnes qui les ont enlevés. Et dans ce cas, je peux vous promettre que je ne vous dirai rien. Ces animaux ont été arrachés à leur environnement d'origine. Ce sont des prisonniers qui ont été enlevés, ne l'oubliez pas.

- Je connais votre position, Amelia. Si vous n'étiez pas si radicale vous auriez pu réellement aider les animaux, mais votre extrémisme vous met en lisière de la société civilisée.

- Parmi les arbres ?

- Parmi le lichen, tout au plus. Bonne chance.

Personne ne peut faire disparaître autant d'animaux sauvages sans laisser de traces. Les êtres humains sont ces animaux grossiers et brouillons qui saccagent tout,

même leurs méfaits. Quelques coups de téléphone à des amis dockers, quelques emails reçus de sympathisants de la cause animale. En trois jours, Amelia avait des réponses. Elle ne savait pas qui ni pourquoi, mais elle savait où les animaux avaient été embarqués.

Au large d'Aberdeen, bien au nord, plus au nord que la route des cargos et des paquebots pour vacanciers sans imagination se trouvait l'archipel des Orkney, à peu près soixante-dix îles, plus ou moins grosses, toutes inhabitées, toutes désertées depuis plus d'un siècle tellement les conditions de vie y étaient difficiles.

C'était une jetée à l'écart du port commercial. Un port de pêcheurs, pour les plus petits et plus vieux bateaux. Alors les pêcheurs arrondissaient les fins de mois comme ils pouvaient, ils récupéraient des colis emballés de plastique sans demander ce qu'ils contenaient mais en le sachant très bien. Là où il y a de la misère, il y a de la drogue. C'est comme si Dieu avait dit « Vous qui êtes pauvres, allez vivre dans ce lieu pourri par la pluie et le chômage et comme fruits toujours mûrs je vous donnerai alcool et opiacés. Vous êtes mon peuple sans espérance ». Dieu, ça avait été Margaret Thatcher et tous les sbires du néo-libéralisme triomphant. Il y a des théologies qui n'offrent aucun espoir.

Amelia arriva comme quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre et qui montre bien qu'elle n'est pas pauvre, elle. C'était du cinéma, elle avait deux loyers de retard, mais il fallait se faire remarquer, alors elle se gara mal et elle claqua sa portière trop fort.

- Vous voulez quoi ? demanda le poivrot du port. Elle ne répondit pas. Elle le fixa. Il leva les mains en signe d'impuissance et se rendit au pub. Amelia patienta une demi-heure. Le type eut le temps de boire, de parler et de diffuser l'étrange inquiétude de l'arrivée d'une femme au visage sévère et qui avait de mauvaises manières.

C'est comme de la pêche, pensa Amelia. On se moque des poissons, mais les humains sont pareils, pas plus malins. Les appâts marchent.

Quand elle entra dans le pub, ils étaient prêts. Un homme, un marin, vu son look, se mit debout. Il s'approcha d'elle pour lui parler, mais Amelia le devança et posa deux billets sur le comptoir.

- Je n'ai pas de temps à perdre.

Le temps est relatif, Einstein avait raison : il suffit de quelques billets pour voir arriver des réponses très vite. L'argent, cinquième loi de la thermodynamique. Oui il y avait bien eu plusieurs traversées sur un bateau qui avait embarqué des camions bâchés. Ça gueulait, ça rugissait. Des animaux.

- Trouvez-moi quelqu'un qui pourra me faire prendre la même route.

Personne ne dit « On ne sait pas où est allé le bateau ». Un employé du port avait tout noté. Il y avait des radars, des balises et des satellites dans le ciel. Beauté du monde contemporain : les étoiles nous regardent et nous enregistrent.

Sur l'île, c'était le nord et ça piquait un peu plus que les cartes postales. Cette île aurait fait passer Aberdeen pour Miami.

Les pieds d'Amelia s'enfonçaient dans l'herbe d'une terre molle et noire.

Elle marcha sur le chemin à peine tracé par des roues de camion. Le ciel lui montra bien qu'elle n'était pas la bienvenue. Mais comme elle avait l'esprit de contradiction, elle sourit. L'adversité c'est le chemin du changement. Le monde change dans la boue, le froid, les coups.

L'église avait été kidnappée, manifestement. Des paraboles étaient fixées sur son toit et des réseaux de fils électriques gainés couraient sur ses murs extérieurs parmi les décorations anciennes.

Amelia frappa à la lourde porte.

Un femme d'une trentaine d'années ouvrit. Blouse blanche sur les épaules.

- Entrez, Amelia.

Elle la laissa passer. Inutile de demander comment elle connaissait son nom. Les mouchards pullulaient, qu'ils soient humains ou électroniques.

Amelia mit tout de suite un nom sur son visage : Francette Maro. Prix Nobel de médecine. La plus jeune prix Nobel. Impossible de se rappeler sur quoi portaient ses recherches. Des trucs avec des cellules et de l'ADN. Le sol de l'église était couvert de tapis épais. Des radiateurs étaient collés tout autour de l'immense pièce. Les bancs avaient été repoussés et empilés. À la place, un bric-à-brac d'ordinateurs, de tubes à essai, de caisses ouvertes et de fauteuils.

- C'est joli, dit Amelia.

- La religion ne fait plus recette, j'ai racheté l'église pour une bouchée de pain. Peut-être qu'un jour je rachèterai le Vatican.

- Je crois qu'ils cherchent déjà des colocataires.

- J'essaye d'être tranquille. Pour penser et agir. Le monde est turbulent. Je veux de l'apaisement.

Amelia montra tout le matériel.

- Ça fait beaucoup de machines pour l'apaisement.

- Oh non, si vous saviez... Je sais qui vous êtes, Amelia. Vous sauvez les animaux. En cela, je suis proche de vous.

- Je viens chercher des amis.

- Les prédateurs, vous voulez dire ? Ce sont des amis avec des dents qui déchirent. Vous voyez, ils ne sont pas les amis de tout le monde. Suivez-moi dans mon laboratoire.

Elles sortirent. À l'arrière de l'église, un imposant générateur ronronnait. Cent mètres derrière l'église, ce n'était pas un laboratoire mais un hangar.

Francette Maro ouvrit la porte en fer et immédiatement les oreilles d'Amelia se remplirent de murmures des fauves. Je suis là pour vous, pensa-t-elle.

Ça sentait la merde et la sueur. Il y avait de la paille par terre, les animaux du zoo étaient là, parqués dans des boxes, des vivariums pour les serpents et les araignées. Amelia comprit que le calme du lieu signifiait que les animaux étaient sous calmants.

- J'œuvre pour la paix, dit la médecin.

Elle ouvrit les bras comme si elle était fière de ces dizaines d'individus emprisonnés.

- En torturant ces êtres ?

- Je veux que les animaux arrêtent de souffrir. Avez-vous vu un lion manger un bébé gazelle ? Avez-vous une idée de la colossale souffrance causée par les prédateurs ? Ce sont des milliers de milliards de morts chaque année. Regardez un champ, regardez une forêt : ce n'est pas beau, ce n'est pas émouvant, ce sont des lieux de massacre où les plus forts blessent et dévorent les plus doux et les plus fragiles. Vous m'amusez, vous les véganes et autres défenseurs des animaux. Un seul coupable vous intéresse : l'être humain. Vous êtes obsédés par les humains qui tuent les animaux. Ils le font, certes, mais ils sont loin d'être les seuls. Ce qui vous anime c'est la misanthropie. Pas la lutte contre la souffrance. Quelle hypocrisie.

- J'ai entendu parler des gens comme vous : vous voulez bétonner la nature pour qu'il n'y ait plus de souffrance.

- Cela aurait pu être une option, en effet. Malheureusement, nous ne pouvons pas produire assez de béton. Suivez-moi.

Francette Maro se dirigea vers le fond du hangar. Dans un enclos, un crocodile semblait dormir.

Maro entra dans l'enclos et posa sa main sur la gueule du reptile.

Celui-ci se frotta contre ses doigts.

- J'ai perdu quelques assistants. Une panthère m'a aussi pris pour un steak.

Elle retroussa la manche droite de sa blouse blanche. Une marque de morsure.

- Mais maintenant mon traitement marche.

Amelia ne comprenait pas quel était le but de Maro.

- Ils étaient malades ?

- La prédation est une maladie. C'est un cancer. Vous n'avez pas compris. La prédation métastase le vivant. Désormais ce crocodile a un régime alimentaire d'herbivore. Elle a même une passion pour les choux-fleurs.



Amelia ne s'attendait pas à ça.

- Les animaux n'ont pas le choix, dit-elle, contrairement aux humains, ils ne peuvent changer de régime alimentaire. Laissons-les tranquilles.

- Ou aidons-les à changer, dit Maro.

- Ça pose de considérables problèmes. Mettre fin à la prédation.

- Bien sûr. Mais ça tombe bien : les êtres humains ont un certain talent pour résoudre les problèmes. Pour en créer aussi, je vous l'accorde.

- Ça déséquilibre tout.

- Vous trouvez notre monde équilibré ?

Trop de choses se passaient en Amelia pour qu'elle réponde, c'était comme si endorphine, adrénaline et ocytocine s'étaient mêlées, un cocktail d'excitation et de terreur.

- J'ai atteint mon but, continua Francette. Isoler le gène de la prédation. J'ai créé un virus qui s'y attaque et le détruit. Bientôt il se répandra sur la planète.

- Et les êtres humains ?

- Ce sont des animaux, le virus leur rendra visite. Ils arrêteront de manger des animaux.

- Mais pas de tuer.

- Je n'ai pas découvert comment détruire le gène de la bêtise. Ce n'est pas un problème génétique. Les crocodiles, les lions, vont continuer à se chamailler et à se mordre. Le monde sera simplement débarrassé de milliards de morts inutiles. Ce ne sera pas un paradis pour autant. La violence reste là et je n'y peux rien.

Qu'est-ce qu'Amalia était censée faire maintenant ? Elle avait toujours été en marge de l'opinion commune, elle avait toujours été l'extrémiste. Et aujourd'hui elle se trouvait face à quelqu'un qui poussait plus loin sa logique et son éthique. Elle se retrouvait du côté des mous, des tièdes, elle était renvoyée au niveau des mangeurs d'animaux finalement. C'était foutrement désagréable d'autant plus qu'elle savait que Maro posait de bonnes questions. Elle était la soi-disant sauveteuse des animaux, toute habillée de noir, et finalement une jeune femme était plus radicale

qu'elle. C'était inédit. Le sol sous ses pieds devenait meuble. Que pouvait-elle faire ? Toutes les solutions lui paraissaient mauvaises. Toutes. Tuer Maro et mettre fin à son utopie radicale et insensée ? La laisser terminer son plan ? Elle n'arrivait pas à savoir si elle était folle ou prodigieusement logique. Peut-être était-ce la même chose, après tout. Les conséquences de son virus allaient être désastreuses. Mais elle avait raison : ne vivait-on pas déjà en plein désastre ? Est-ce que ce qu'elle proposait pouvait vraiment être pire ?

Elle ne savait pas ce qu'elle pensait de tout ça, instinctivement elle trouvait ça dangereux et criminel d'intervenir dans la nature ainsi. Mais au moins le monde changeait. Ce gros vieux machin changeait et c'était réjouissant.

C'était la fin du parcours pour Amelia. Quelque chose se terminait : sa vision du monde. Sur cette petite île, quelque chose de nouveau commençait. C'était peut-être une apocalypse ou bien une sorte de remise à plat comme la fin d'un déluge et le début d'une nouvelle terre.

Ça allait être le bordel. Un magnifique bordel.

Mais n'est-ce pas ce qu'elle avait toujours souhaité ?

Amelia mit sa main dans la gueule du crocodile. Celui-ci lui lécha les doigts. ■



MARTIN PAGE

Martin Page est écrivain, auteur de romans, de livres pour enfants et d'essais, il est aussi éditeur au sein de Monstrograph, maison d'édition fondée avec Coline Pierré.

Il devait intervenir à la Méjanas, dans le cadre de « Foire aux monstres », pour la lecture musicale de son roman *La Nuit a dévoré le monde* (Éditions Robert Laffont, 2012), accompagné par Coline Pierré.

RACONTER LE MONDE tel qu'il pourrait être

par Coline Pierré

Il y a quelques semaines, dans un monde préconfinement, où la liberté d'aller boire des verres dans des bars ne nous empêchait pas d'avoir déjà des échanges intéressants *via* les réseaux sociaux, j'ai eu une discussion virtuelle avec une connaissance au sujet de l'écriture inclusive. Même si je l'utilise beaucoup, je connais les réticences habituelles à ce sujet et j'en partage certaines. Je trouve que la langue inclusive pêche souvent par excès de lourdeur et pose parfois un vrai problème de lisibilité — en particulier pour les personnes souffrant de troubles dys, pour qui l'accès à la lecture est déjà difficile en temps normal. Après tout, même mon correcteur d'orthographe adoré (Antidote 10 pour ne pas le nommer), géniesque outil québécois, pourtant à la pointe de l'inclusivité (normal, il est québécois), me met régulièrement en garde contre l'excès de formulations inclusives.

Mais ce jour-là, j'ai fait face à des arguments uniques, des réticences qu'on ne m'avait jamais opposées : il était important pour cette connaissance que la trace de la domination masculine continue à être présente dans la langue, que l'ennemi à abattre reste visible, comme on accrocherait en face de son bureau la photo de celui ou celle dont on veut se venger. Selon elle, l'écriture inclusive est une manière de masquer la réalité du monde, d'invisibiliser le patriarcat. En effet : peut-on se battre contre

quelque chose que l'on ne voit pas ? Ne risque-t-on pas de l'oublier si on le voile ?

Si d'une certaine manière, l'idée me semblait cohérente, je me sentais pourtant profondément en désaccord. À commencer par le fait que si l'on étend cette théorie à toutes les oppressions, on n'a plus de raison de lutter contre quoi que ce soit. Mais je sentais bien qu'il y avait quelque chose d'autre qui me gênait. En retournant cette discussion dans ma tête, en échangeant sur ce sujet, en mettant en résonance cette discussion avec mon métier d'écrivaine, j'ai fini par comprendre : je considère la langue, et plus encore l'écriture inclusive, comme une utopie. Je crois farouchement qu'elle possède une fonction : celle de nous donner à voir le monde tel qu'il pourrait être. Ou plutôt tel que nous devrions tenter de le faire advenir.

Mais peut-être est-il nécessaire de préciser ce que j'entends par écriture inclusive, puisqu'il existe de nombreux principes, parmi lesquels on peut piocher ce que l'on veut. Elle n'est pas dénuée de problèmes, elle évolue quotidiennement, c'est une matière éminemment vivante et, donc, imparfaite. On y trouve :

- le point milieu : les lapines, chères, auteurices... Sûrement l'un des outils les plus controversés, et pas seulement parce qu'on ne sait pas comment le faire (maj+alt+F sur Mac, alt+0+1+8+3 sur PC). Mais surtout parce qu'il pose



des problèmes de lisibilité, et représente une véritable complexification pour celles et ceux qui peinent déjà à lire. Je l'utilise par touches modérées, et jamais quand j'écris de la fiction ;

- le doublet, moins compliqué syntaxiquement, il permet d'éviter le point milieu mais se révèle rapidement lourd si on l'utilise de manière répétée : les lapins et les lapines, les auteurs et les autrices... ;
- les épécènes, qui consiste à favoriser les noms et adjectifs neutres pour éviter les doublets et les points milieux : les animaux à longues oreilles plutôt que les lapins et les lapines, l'auditoire plutôt que les auditeurs et les auditrices... ;
- l'accord de proximité, mon préféré ! Discret, on ne le remarque souvent même pas, il s'utilise insidieusement dans la fiction, et permet de changer les représentations en douce : les lapins et les lapines sont douces, les auteurs et les autrices sont confinées... ;
- le néologisme : les auteurices, iels (ils et elles), celles (celles et ceux), toustes (tous et toutes)... Véritables crimes de lèse-grammaire, ils sont surtout utilisés de manière informelle et dans les milieux militants. ;
- la féminisation des noms de métier et de fonctions : autrice (au hasard!), mairesse, doctoresse... Généralement le seul argument qu'on lui oppose est celui de l'esthétisme ou de l'habitude : « autrice c'est moche, on entend vaine dans écrivaine... ».

La question de la forme revient décidément souvent quand il s'agit de s'opposer à l'écriture inclusive. Il y a quelques mois dans un quotidien national, on pouvait lire une tribune d'une *auteur* qui rejetait justement le terme autrice parce qu'elle le trouvait moche. Je ne peux pas m'empêcher d'être mal à l'aise face aux écrivain-es qui semblent considérer la langue comme une matière cosmétique et apolitique que l'on agence — quand bien même on y mettrait toute l'inspiration et le talent du monde (ce n'est pas la question) — uniquement pour former « du beau ». N'avons-nous pas, d'une certaine façon, le devoir de la considérer comme un outil politique (même imparfait), ou tout du

moins le lieu d'une pensée, d'un questionnement, qu'il s'exerce intentionnellement ou non ?

Non seulement, j'ai envie d'employer la langue pour devancer le réel, pour le rêver différent, mais je refuse qu'elle reproduise dans sa matière même les inégalités de notre monde (ce qui ne l'empêche en aucun cas de les dire et de les dénoncer). On ne va certes pas changer immédiatement le monde en modifiant notre façon d'écrire, mais si l'on s'attaque, à échelle grandissante, à la manière dont on le représente, on bouleversera aussi petit à petit la façon dont on le regarde. C'est mathématique. Rendre les femmes (ou les personnes LGBTQIA+, racisées, en situation de handicap...) visibles dans la langue ne fera pas advenir par magie l'égalité, mais cela contribuera à ce qu'elles soient apparentes dans l'espace public (dont la langue fait éminemment partie) et donc, *in fine*, cela participera à tendre vers l'égalité.

Et c'est précisément cette tension qui m'intéresse, parce que c'est de cette tension qu'est faite la littérature. Et c'est de ce même mouvement que procède la langue. On oublie trop souvent que le français n'a cessé et ne cesse d'évoluer, et on entend beaucoup plus se plaindre l'Académie du « péril mortel pour la langue » (oui oui) que représente l'écriture inclusive (ou encore de la simplification de l'orthographe et de l'impossibilité de dire « tout ce qu'on veut »), que de l'enrichissement que nous apportent toutes les pensées nouvelles de notre siècle. Je crois qu'il existe au moins trois foyers où peuvent se fonder une sorte de révolution douce qui ne dit pas son nom, un changement ténu mais pourtant radical de l'état du monde, trois foyers où les utopies s'inventent, se pensent, se testent, se mesurent : la fiction, la langue et la jeunesse. Et ce n'est évidemment pas un hasard si les trois sont si intimement liées. D'ailleurs, si je prêchais pour ma paroisse (avec à peine une pointe de mauvaise foi), je dirais que la réunion des trois forme quelque chose de formidable et de sous-estimé : la littérature jeunesse. Mais je ne dirai rien.

La fiction, la langue et la jeunesse, donc, représentent trois formes d'avant-garde, de pré-réel, où l'on s'autorise

à transformer justement ce qui compose la matière du réel. La fiction le fait ouvertement, à petite et grande échelle, la langue le fait en évoluant, en enrichissant son dictionnaire de nouveaux concepts et de nouveaux noms, la jeunesse le fait avec désinvolture et impertinence (et la transgression agace d'autant plus). Par exemple, pourquoi penser forcément l'écriture texto ou les anglicismes comme un manque plutôt qu'un gain ? Et pourquoi ne pas considérer l'explosion des communications numériques (mails, textos, réseaux sociaux) comme du temps d'écriture et de lecture en plus ? — ce n'est toujours qu'un angle de vue que nous choisissons d'emprunter. Les générations qui deviennent adultes en ce moment épelleront peut-être mal le mot « épeler » et maîtriseront moins bien l'imparfait du subjonctif mais elles parleront mieux les langues étrangères que nous, elles grandiront dans un monde où l'altérité est plus vaste et plus complexe, où le souci de l'égalité, de toutes les égalités, est plus vif, et où la compréhension des autres est plus acérée. Alors est-ce vraiment une perte si fondamentale ?

La langue n'est pas sacrée. Elle n'est pas la propriété de l'Académie ni de qui en connaît les plus infimes subtilités, elle est un bien commun par excellence, elle est pour toutes celles et ceux qui peuvent et qui veulent la parler. Les écrivain-es en sont des pourvoyeur-es : on tente de la transmettre, de partager notre goût pour sa richesse et son inventivité, de faire ressentir la joie qu'elle nous procure. Les écrivain-es ne sont pas les garant-es de la langue (ce n'est pas un dépôt en banque, ce n'est pas un compte-épargne, l'art ce n'est pas de capitaliser sur notre respectabilité post-mortem parce qu'on a Bien Gardé le Français), mais les artisan-es. Nous avons le droit d'en faire ce qu'on veut, et c'est sans doute la plus grande de nos libertés.

Mais un grand pouvoir implique de grandes responsabilités, a dit l'oncle de Peter Parker, alors nous avons celle de briser l'honorabilité de la langue, de ne pas lui obéir, ne pas mettre de ponctuation ou de majuscules là où c'est attendu, d'inventer des mots, des tournures de phrases et des accords... et surtout, de casser ses règles

pas seulement pour le formalisme et l'expérimentation mais pour l'éthique, pour dire les combats d'aujourd'hui et les rêves de demain, plutôt que de se raccrocher à un vieil immobilisme endimanché, poussiéreux et patriarcal. Louons les magnifiques, nécessaires et drôles néologismes (ou réhabilitation de mots anciens) que nous offre chaque jour l'inventivité du féminisme et qui permettent enfin de décrire des choses que nous vivons (et tant pis si certains sonnent mieux dans leur version anglo-saxonne) : mecspliation, sororité, cisgenre, manerrupting, manspreading, intersectionnalité, culture du viol, empuissancement, matrimoine, matriarcat, hétéronormativité, hétérocentré, féminicide, matrescence, genre, queer, papatriarcat, casser les ovaires, s'en battre le clito, male gaze et female gaze (et mille autres encore). La langue que nous inventons aujourd'hui est une forme d'action poétique et politique, une tentative de se forger des outils de lutte et de dire avec des mots inédits et précis des choses encore jamais décrites. Elle est imparfaite (et sans doute dans vingt ans l'aurons-nous fait évoluer encore), contestée, adorée, haïe, méprisée, et en cela, elle incarne ce que nos mouvements intimes et sociaux ont de plus vivant. ■



COLINE PIERRÉ

Coline Pierré est née en 1987. Elle a grandi en Alsace et habite aujourd'hui près d'Angers. Écrivaine, elle publie principalement des romans et des albums pour les enfants et les adolescents, aux éditions du Rouergue, à l'École des Loisirs, chez Poulpe Fictions, La Plage, Mango...

Avec d'autres artistes (Loïc Froissart, Martin Page, Maëva Tur, Charlotte des Ligneris...), elle réalise des lectures, notamment musicales et dessinées, où elle met ses textes en voix et en musique. Avec l'écrivain Martin Page, elle a aussi créé Monstrograph, une maison de microédition où elle édite et publie des livres atypiques. Elle anime également des ateliers d'écriture et de mise en voix.

Coline Pierré devait intervenir à la Méjanes dans le cadre de la « Foire aux monstres » avec une lecture musicale de son album jeunesse *Le Jour où les ogres ont cessé de manger des enfants* et une lecture musicale du roman de Martin Page *La Nuit a dévoré le monde*.

photo © Manon de Lastens

QUE TOUT AILLE MIEUX

par Laetitia Shériff

Le visage collé au sol comme un vieux ballon : les paroles de Ceux Qui Portent Le Chaos nous immobilisent et nous volent nos libertés.

ILS préconisent comme on prescrirait un traitement sur ordonnance, de faire en sorte que « tout aille mieux », tout en nous disant de faire attention car « l'enfer c'est les autres ». Cette ambivalence affecte nos espérances, nous trompe, nous brise le cœur et parfois, nous remplit de colère.

De toutes nos forces nous essayons de ne pas nous éloigner, de ne pas changer de trajectoire mais ILS nous donnent à croire (encore) que le mal fait partie de notre vie, et que sa présence est utile pour que nous agissions.

Et dans notre tête, une voix répète et hurle :

« Ce n'est plus humain ici, il faut partir. »

On pourrait se sentir prêt à créer une autre dimension, un nouvel espace.

Choisir le rythme de sa propre vie.

On aimerait fixer le temps, celui que l'on prendrait pour soi mais aussi celui que l'on partagerait avec les autres.

Mais on n'y arrive pas, on ne sait plus comment faire.

Comme par instinct et pour préserver tous nos espoirs, nous nous tournons vers nos enfants. Ils nous susurrent dans l'oreille, le secret de leur liberté :

« Colle au fond d'un volcan ces idées noires.

Ou jette-les dans un puits sans fond.

Fais un vœux et élabore tous les plans pour vivre heureux.

Maintenant, écoute attentivement les sons que font toutes

les étoiles dans l'univers et regarde comme elles brillent. » Alors, comme Sisyphe, on se relève et on imagine un monde meilleur qui, lui, ne détruira rien sur son passage.

On arrête d'envisager les rêves comme des récompenses et on se dit qu'on pourrait réinventer notre manière de vivre ENSEMBLE en renversant les perspectives.

Peut-être qu'il ne faut pas partir.

Peut-être qu'un nouveau monde n'est pas à imaginer.

Car peut-être que ce monde EXISTE depuis toujours. Notre bon vieux monde. Peut-être que nous avons déjà TOUT.

Peut-être qu'il faut juste s'arrêter de marcher et qu'on capte le regard et le cœur d'hommes et de femmes. Peut-être qu'il faut essayer d'exister comme on est, comme des humains et pas des « rien ».

Et surtout, il ne faut plus avoir peur.

La voix susurre, alors :

« L'homme est un ami. »

Bonjour ! Comment allez-vous ? Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Je peux vous aider ? Tu as vu la mer a encore changé de couleur.

On est bien sous cet arbre. J'ai des frissons en écoutant cette voix. C'est fou, le ciel n'est jamais le même. Je t'aime. Je vous aime.

On va s'en sortir. Tenez mon bras. On joue. Embrasse-moi. Je t'écoute. Parle-moi. Je pense à toi. Je pense à vous.

On y va ?

Maintenant, tout va mieux... ■



LAETITIA SHÉRIF

Entre minimalisme poétique et moments plus électriques, tirant vers le post-rock, Laetitia Shériff confirme sa place de choix dans le paysage rock contemporain.

Fin 90's, encouragée par ses amis, elle commence à se produire en solo et interprète, en s'accompagnant de sa guitare, les poèmes de William Butler Yeats.

En 2001, elle fait une rencontre déterminante en la personne d'Olivier Mellano, guitariste et complice de Dominique A, il devient son alter-ego musical.

Il forme un trio avec le batteur Gaël Desbois de 2002 à 2008. Ils enregistreront 2 albums : *Codification* (Wah Wah/Naïve) en 2004 et *Games Over* (Fargo record/Naïve) en 2008.

La même année, le musicien et réalisateur, Thomas Poli, l'enregistre en solo, guitare baryton et voix, dans la chapelle St Jacques à Vendôme, un LP qui paraîtra en 2010 (*Impersonal Freedom*).

En 2012, toujours avec Thomas Poli, elle enregistre l'EP *Where's my I.D ?* (*Impersonal Freedom*), jouant seule de tous les instruments sur ce disque.

En 2014, elle publie un 3^e album intitulé *Pandemonium, Solace And Stars*. On y retrouve le batteur Nicolas Courret (du groupe Eiffel), le guitariste, claviériste Thomas Poli, et la violoniste Carla Pallone (membre de Mansfield TYA). On note également la participation de Pete Simonelli (membre du groupe américain Enablers et écrivain) en introduction du titre *Urbanism - After Goya*. Suit une tournée qui amène le trio Shériff, Poli et Courret à jouer partout en France, en Europe, et notamment aux Eurockéennes et aux Vieilles Charrues. Ils se produisent également en Belgique, Suisse, Allemagne, Canada.

En août 2015, le trio enregistre l'EP 5 titres « The Anticipation » au studio Black Box. Il sort le 30 octobre chez Yotanka et *Impersonal Freedom*.

Laetitia écrit et compose pour la danse, le théâtre, le cinéma, les ciné-concerts et la littérature. Elle joue comme bassiste dans le groupe de rock Trunks. Elle prépare actuellement son 4^e album.

Laetitia Shériff devait intervenir à la Méjanès dans le cadre de « Paroles de femmes » et accompagner Brigitte Giraud pour la lecture musicale de son roman *Avoir un corps*.

photo © Laurent Guizard

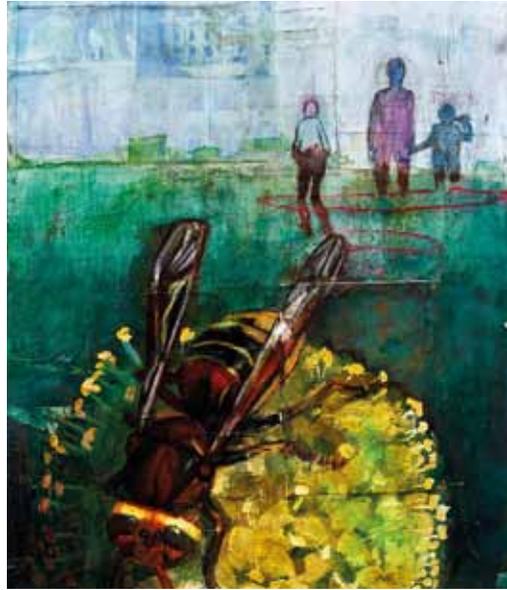
DU CÔTÉ DES LECTEURS ET DES LECTRICES

Les textes, dessins, peintures ou encore poèmes qui suivent sont les œuvres de nos lecteurs et de nos lectrices. Ils ont été nombreux à répondre à notre appel à participation (plus d'une cinquantaine) autour du thème « Les utopies ». Nous tenions à les remercier ici chaleureusement.

Nous n'avons pas pu publier l'ensemble des contributions qui nous sont parvenues, faute de place, mais vous pouvez les retrouver intégralement sur le site Internet de la bibliothèque dans la rubrique « La bibliothèque s'invite à la maison ».



Utopie
Par Amélie Martinez



Par Nadine Ferrier

ACCUEIL DE L'EXIL

Par le collectif d'étudiant.e.s organisateur de la journée « Accueil de l'exil » à la Méjanas

Pourquoi la journée « L'accueil de l'exil » était-elle une utopie ?

... Parce que cela aurait été un endroit de liberté où la poésie permise par le partage des parcours et des points de vue aurait ouvert chacun à l'Autre. La solidarité est un grand mot qui doit être alimenté et pris à bras le corps. Toute personne, peu importe son parcours, sa langue, sa passion, son mode d'expression, aurait été accueillie par d'autres pour être écoutée et échanger pour partir de « moi » et construire du « nous ». (Eva)

L'Accueil de l'Exil est une utopie car ce projet espère une modification des pratiques, des regards sur l'exil par le biais de cet événement. Nous osons rêver aujourd'hui que l'accueil de l'exilé(e) participe à la conception générale d'une société future, construite par et pour tous et toutes. (Léa)

... Parce que rencontrer quelqu'un est tellement difficile : ce n'est jamais le bon moment, les bons regards, les mots ne viennent pas comme il faudrait, quand il faudrait, on est toujours appelé ailleurs ; alors, imaginer quatre heures de temps suspendu, à quelques centimètres au-dessus du monde comme il va, quelle difficulté, oui ! et quel plaisir si la rencontre avait pu avoir lieu... ! (François-Xavier)

... Parce que nous rêvons d'un monde où « l'autre » ne susciterait qu'enthousiasme et curiosité. Parce que nous rêvons d'une société qui comprendrait que son destin, ce n'est pas l'Homme qui le choisit. Parce que l'Homme devrait être affligé de certains hasards et lutter pour les rendre plus justes, plus heureux. (Lucie)

... Parce que le 20 juin est la journée mondiale des réfugiés, nous voulions rendre hommage à toutes ces personnes qui ont dû tout quitter et mieux comprendre (ou ressentir ?) « Quel bruit cela fait de tout laisser tomber ». Parce qu'un petit geste peut avoir de grandes conséquences, nous voulions valoriser le meilleur de l'humain ! Parce que « Tout seul on va plus vite, mais ensemble on va plus loin ». (Pauline)

Et si offrir notre hospitalité aux exilé.e.s, nous permettait d'accueillir l'autre, l'ailleurs, ce quelque chose qui se cache pourtant si présent en nous ? Ce quelque chose qu'on ne connaît pas encore et dont pourtant nous avons tant besoin? (Lola)

La manifestation « L'accueil de l'exil » est portée depuis 2 ans par 6 étudiant.e.s de l'IMPGT d'Aix. Elle devait avoir lieu à la Cité du Livre avec de nombreux partenaires, le 20 juin.

MA TERRE

Par Giuseppina Nardo

« Ho sognato di Firenze e di Roma, Ho sognato di andare per strade, di riempir gli occhi di meraviglia e bellezza... Ho sentito l'arte ed il prodigio dell'uomo invadere dentro, rapendo lo sguardo e lo spirito. Ho marciato su passi e passi di storia, la nostra... e l'ho sentita andare e venire, come un fiume al mare, come le nostre vene. Ho sognato di magnificenze per il corpo, di banchetti che cantano e ridono in un afflato di umanità e calore. Ho sognato quello che desidero, ho sognato quello che sono... la mia terra. Ho sognato di me, ho sognato dell'Italia. »

« J'ai rêvé de Florence et de Rome, J'ai rêvé de descendre dans la rue, de remplir mes yeux d'émerveillement et de beauté... J'ai senti l'art et le prodige de l'homme envahir l'intérieur, capturant le regard et l'esprit. J'ai marché sur des marches et des marches de l'Histoire, la nôtre... et je l'ai entendue aller et venir, comme un fleuve qui avance vers la mer, comme nos veines. J'ai rêvé de magnificences pour le corps, de banquets qui chantent et rient dans une inspiration d'humanité et de chaleur. J'ai rêvé ce que je veux, j'ai rêvé ce que je suis... ma terre. J'ai rêvé de moi, j'ai rêvé de l'Italie. »

ÉLOGE DE LA FLÂNERIE

Aux femmes des jours d'après

Par Gaëlle Planchenault

Faisons un songe. Rêvons des jours d'après, des femmes de demain, sortant de leur foyer, libres d'aller.. enfin.

Partant le cœur léger, sans peur d'être importunée, harcelée, contrôlée. Partant le nez au vent sans destination ni quête, sans course à accomplir, personne à recueillir, sans autre souhait qu'aller

dans ce monde où elles marchent librement, (non pas celui d'hier où la frénésie a laissé place à l'immobilisme),

l'esprit affranchi d'une logistique moderne, elles cessent de compter leurs pas. Elles ne comparent plus les itinéraires ni ne chronomètrent leurs trajets. Elles n'enregistrent pas les dépenses.

Allant par les ruelles, allant par les sentiers, cheminant au creux des vallées, sur les crêtes des montagnes. non pas pour découvrir ni conquérir, mais pour laisser le temps s'inscrire dans le mouvement des jambes.

Aucun flutiste guidant leurs pas sur leur visage la brise d'un monde qui n'est pas encore le respirant tout entier dans des poumons libérés.

Si cette Utopie n'est en aucun lieu, ce monde de demain s'inscrira dans les lieux qu'elles parcourront, vivantes, de la force de leurs pieds.



Par Salma de Felice



Ouvrez la cage aux oiseaux

Par Jeanne Dolomi



Par Paule Arragon (Illustration de la légende du Colibri) Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés, atterrés, observaient impuissants le désastre. Seul le petit colibri s'activait, allant chercher quelques gouttes avec son bec pour les jeter sur le feu. Après un moment, le tatou, agacé par cette agitation dérisoire, lui dit : « Colibri ! Tu n'es pas fou ? Ce n'est pas avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ! » Et le colibri lui répondit : « Je le sais mais je fais ma part. »

Haiku aquarelle
Par Danielle Fabre

Ce que sent le linge propre. Un gâteau au chocolat. Une main dans nos cheveux. La clochette du marchand de glace. Une femme et un homme dans un tableau. Quand on fait du vélo très vite et qu'on sent le vent. Un papillon. La la la, la la la la. Un cimetière champêtre. Courir dans un champ. Rire.

Je cours sur le sable d'une plage. Là-bas, très loin, le ciel gris. Je cours avec des enfants. Nous portons nos seaux, bien sûr. Et nos haveneaux. Nous courons, en maillot de bain, sur cette immense plage. La mer est loin. Les hommes sont loin. Et l'orage approche sa bouche d'ombre. Il grogne, il mufle son vent. Nous courons pour pas qu'il nous attrape. Nous rions. Il nous jette ses gouttes. Nous rions. Nous avançons vers. C'est loin. Tout est grand. Il fait froid et le gris remplit tout. Le ciel est devenu un orage noir et menaçant. Les griffes de la pluie. Les crocs du tonnerre. Courons pour pas qu'il nous attrape. Je tiens la main d'un enfant qui tombe. Et nous tombons. Nous nous relevons. Et nous tombons. J'entraîne ce petit corps vers un monde chaud. L'autre enfant nous devance. Nous crions de joie, de peur, de surprise. Cours ! Cours ! Il arrive ! J'emporte mon cœur haut farouche. Je cours comme le vent. Je crie. Je ris. Je tiens ma serviette cape dérisoire. Rempart qui me protège ou me cache ou m'envole. C'est loin. Les griffes de la pluie. C'est noir. C'est froid. Courons, rions, pour pas qu'il nous attrape. Tombons, nous relevons. Traversons le ciel et ce qu'il prépare pour nous. Qu'importe le loin, le froid, le noir. Tenons la main à ce qui grandit. Traversons. Tombons. Relevons le front vers ce qui vient. Une éclaircie, une plage lavée de pluie, ce qu'il y a derrière les choses. Après, plus haut, demain. Demain nous attend.



Par Rozenn Guilcher

FRAGMENTS D'UTOPIES

par Rozenn Guilcher

Il y aura d'autres soleils. D'autres arbres naitront dans nos yeux. Il y aura d'autres matins. D'autres rues peuplées et criardes. Il y aura d'autres visages inconnus et fugaces. D'autres oiseaux vivront sur d'autres branches. D'autres villes qui seront semblables et transformées. D'autres choses avancées dans le temps et qui habiteront pour nous. Il y aura d'autres naissances et chacun neuf, né à peine aujourd'hui. D'autres hommes les mêmes autres autrement. Il y aura un monde nouveau, une lumière limpide et nettoyée. L'univers se lave et prépare ce que nous attendons. La robe des saisons tourne et se pavane. Dans notre maison, la rivière passe sa langue sur le ciel. Tout est bleu. Tout est habillé de transparence claire. Tout rit. Le monde, le nouveau, attend l'homme, le nouveau. Et c'est bientôt.

Ferme les yeux. Derrière, au fond, une lumière ou des couleurs. Ça dépend des jours. Regarde bien. Derrière, dedans, des paupières de lune. Aurores boréales. Ça chante, ça danse. Ferme les yeux. Attends le ciel étoilé, et il vient. Un bruissement. Écoute. C'est doux, petit et chaud. Un jardin, une plage. Des fils habitent là. Membranes, entrelacs. Particules épousées par d'autres. Quelque chose se tient, se contient, et c'est toi. Quelque chose bat infiniment. Et ça respire. Écoute. Un oiseau migrateur. Une rivière. Le vent froid des cimes. Un rire. Une chanson et une balançoire. La sensation de l'herbe sur les pieds. Une dame de pique. Des voix venues de loin, des voix d'enfants. Un tambour. Un piano aussi. L'odeur de pain chaud. Le bruit de l'eau qui coule. Senteurs de forêt. Ce qui roule sous les pas quand on marche, ce qui craque. Le poids d'une main dans la sienne. Une fleur. La douceur d'une feuille. La chaleur du soleil. Une robe dans le vent. Le murmure du feu. Un corps allongé sous un arbre.



JUST A DREAM Par Hélène Guidi

C'est drôle, dans mon pays de rêves,
On crie Vive le roi, et Louis XVI remonte sur le trône.
Sa tête tremble un peu, il sourit
en regardant *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry,
et la bibliothèque Méjanes rouvre ses portes.

Dans mon pays de rêves,
il n'y a plus de gilets jaunes, plus d'uniformes
il y a des cerisiers à la place des feux tricolores :
Fleurs blanches : je passe
Fruits rouges je stoppe.

Dans mon pays de rêves,
tu sors de ton silence, la mort n'existe pas
Do ré mi fa sol la si do.
C'est quoi cet arc-en-ciel de notes ?

Dans mon pays de rêves,
Il n'y a plus d'accents circonflexes,
juste des chapeaux chinois.
Finie la ponctuation
Le monde est un gigantesque point d'exclamation.

Dans mon pays de rêves,
Les oranges sont carrées et les citrons rectangulaires
Ça fait des cocktails géométriques
Plus besoin d'aller à l'école.

Dans mon pays de rêves,
Mon voisin a un petit vélo dans le crâne
et il s'en sert pour arroser les fleurs
C'est vrai, les « maisons closes » ont disparu.

Dans mon pays de rêves,
On fume les cigares et les pissenlits par la racine.
Mais on a les dents blanches, sans nicotine.

Dans mon pays de rêves,
Netflix et Amazon sont confinés dans le ciel
Le matin il fait nuit,
et la nuit des pluies d'étoiles tombent sur la mer.
Je regarde ce carnaval de lumière.

Dans mon pays de rêve
Les souris dévorent les chats
et les ogres n'ont plus de dents.
Les dinosaures ont réapparu, et,
en Ethiopie, Lucy sort de son sommeil.
Il paraît que les anges n'ont plus de sexe.

Dans mon pays de rêve, plus de garde-barrières,
Nous avons gagné la guerre.
Et l'on a signé la paix, avec de l'encre de Chine.
Pour l'éternité, pour l'éternité.

UTOPIE

Par Nathalie Roque

Aujourd'hui on en rit
On se dit
C'est une utopie

Et pourtant
Sans évoquer le temps
D'Antan

Nous devons continuer
Espérer, Aimer
Pour mieux discerner

Ce qui demain
Fera de nous des êtres humains

L'argent, la compétition
L'amour, la compassion

Le consumérisme, le capitalisme
La volonté, l'humilité

Le chacun pour soi
Le culte de la Joie

Et oui
C'est aujourd'hui
Qu'il faut transcender l'utopie

Et comme tous ces petits :
Soignants, caissiers, postiers...
S'engager sans discontinuer

Pour que le monde du futur
Soit une belle Aventure !

**Silence**

Par Anne-Martine Ortiz

comme valeur monnayable est aboli.
Les catégories socioprofessionnelles,
statuts, classes, castes sont déclarées
dépassées. Humains de tout horizon, de
toute confession, personnes issues de la
diversité, frappées de normalité, atteintes
de différence, étiquetées sans abris, gens
du voyage, migrants, réfugiés, zonards,
marginaux, délinquants, prisonniers,
travailleurs précaires, personnes isolées,
personnes atteintes de handicap,
associations caritatives, solidaires,
militants pacifistes, humanitaires, services
sanitaires, sociaux, pompiers, syndicats
patronaux et salariaux, partis, médias,
police, armée, collectifs d'artistes,
activistes écolos, groupuscules armés,
factions terroristes, milices fascistes,
anarcho-révolutionnaires, gaucho
zadistes, néo zapatistes... sont appelés à
se rassembler pour inventer.

Cette brèche dans le mur par laquelle
le monde nous touche intimement,
cette fréquence qui résonne en nous,
puissent-elles nous emporter ensemble
vers un demain.

Cette brèche dans le mur par laquelle
le monde nous touche intimement,
cette fréquence qui résonne en nous,
puissent-elles nous emporter ensemble
vers un demain.

POÈME

Par Hugo Payan

Parfois le présent prend la mesure
de qui je vais et veux être
La lumière s'intensifie alors
J'ai vu à son contact mon corps
Et toutes les couleurs changer.
Je ne crois pas que l'avenir puisse appartenir
à qui que ce soit
Mais il m'appartient de le recevoir au soir de sa nuit,
le sourire aux lèvres,
comme de capter son premier soleil
les épaules redressées,
chape de plomb de lumière d'église
débarrassée de ses hommes
Et qui brûle soudain –
nouvelle forge –
sur ma rétine

Indiquant la terre où il fait jour et nuit le jour
J'y découperai un carré
Symétrique du ciel
Nourri et soigné de ses souterrains,
Jusqu'à ce qu'il gonfle, dore
Et devienne comme un coffre-fort
L'abri des métaux les plus purs :
La solitude évidemment,
mais je veux dire : en elle, devenir
invulnérable.

Toucher l'univers lointain
en se repliant simplement
dans cette masse de couleurs en pure perte :
le gouffre le plus profond
Creusé sur les même distances qui nous séparent
Et rendent déchirant d'émotions
Le moindre de nos gestes.



Par Tiphane Nicola

UTOPIA PROJECT

Par Antoine Nancy

Thomas More a imaginé le concept
d'Utopie, cette île imaginaire et
parfaitement pérenne, régie par
l'humanisme et la justesse qui pourrait
peut-être bel et bien exister si on s'en
donnait vraiment la peine. D'ailleurs,
des alternatives basées sur ces idées
fleurissent un peu partout de nos
jours pour faire face aux multiples
crises et secousses qui agitent
gravement le monde contemporain.

Les utopies « réalistes » semblent être
les seuls projets vivifiants pour sortir
de cette zone difficile où nous nous
trouvons actuellement.

L'utopie est un mot qui a un peu
perdu pour nous sa force évocatrice
car tellement d'idées utopiques ont
été imaginées ou réalisées.

C'est un mot qui a presque disparu
malgré lui.

Pourtant sous la cendre, ses braises
sont toujours rougeoyantes comme
l'espoir et les rêves, c'est à chacun de
courir après sa dimension immense
« pour ne pas la perdre de vue »
comme dirait Oscar Wilde et faire
toujours sens.

« Utopia » ne saute pas aux yeux,
c'est une île perdue, mais elle distille
toujours son doux secret à qui sait
chercher au cœur des choses...

Cette société idéale, ce lieu précieux
est sûrement au fond notre vœu le
plus intime.

**BALLADE AUTOUR
D'UNE BALADE
EN UTOPIE**

Par Marie-Hélène Gilanton

Légère, légère je glisse sur une barque d'émeraude.
Le soleil vient de se coucher, il brille dans la nuit.
Face à moi-même, je me regarde au fond des yeux
et je vois une île sauvage, battue par les vents.
J'avance. Une source claire murmure une berceuse.
Au pied d'un chêne, une maison de velours
parme. J'entre. Les murs m'accueillent, ils sourient
tendrement. Un lit de parfum me tend ses draps
capiteux. Refuge.

Le jour se couche et je me lève vaporeuse de
bien-être. Face à moi, sur la colline baignée de
rosée, un village encastré dans la paroi satinée. Je
m'approche en suivant les méandres du serpent
de nacre qui se déroule sous mes pas. Les arbres
aux feuilles d'or frémissent sous le souffle d'une
brise tiède. Au détour d'un rocher d'émeraude,
je découvre un vaste marché qui s'étire. Sur les
étals, les bleus, les ocres, les roses, les mauves
se côtoient, emplissant l'air de parfums inconnus.
J'avance, je tends la main et l'image change ;
charme étrange. Le ciel est à mes pieds ; je
marche sur les étoiles. Je lève la tête, une ville est
suspendue par ses fondations. On dirait un puzzle ;
de petits blocs séparés par des cicatrices tantôt
noires, tantôt vertes. Je ris et mon rire se répand
allumant des kyrielles de guirlandes scintillantes
d'eau pure. J'avance encore, la tête en l'air et je
m'émerveille d'un ciel vert parc léger de tout
nuage. Les arbres me tendent leurs bras de fleurs

printanières ; c'est doux. Non loin, un petit étang
joue les miroirs. S'y reflètent des lignes électriques
formant des portées où des notes d'hirondelles
se posent au rythme d'un envoûtant musicien
invisible. Noire, blanche, noire, croche. Silence.
Alors que j'ai baissé les yeux juste quelques
secondes de torticolis, le paysage s'est modifié.
J'escalade les étoiles pour m'approcher. Les blocs
ont disparu, ne restent que des dômes roses
entourés d'esplanades de marbre blanc piquetées
de fontaines. Ces façades des maisons circulaires,
pailletées d'écaillés, captent les rayons solaires. Les
véhicules en forme de corolles laissent derrière eux
une fragrance citronnée. Des enfants aux sourires
de coquelicots froissés jouent avec des papillons
géants entre les rires tendres et rassurants de leurs
parents. Après journée sereine au fil du temps qui
ruisselle léger de tout souci, de toute incohérence.
Un monde apaisé semble s'éveiller. Une phrase
souvenir de lecture, dont ma mémoire s'est souvent
dlectée, surgit dans mon esprit : « Le rêveur nourrit
le monde futur de ses rêves. »

Après un long endormissement peuplé de
cauchemars, de violence et de profits, de misère
et d'impuissance, de guerres et d'injustices, ce
mauvais rêve pourrait-il se retrouver balayé par les
cristaux de ces rires enfantins ?

À nous, rêveurs... d'en décider !



Par Stéphanie Allard

Raïponce
Par Maelys

Marianne 2020

Par Pascal Guibert

**DEMAIN NOUS
GERMERONS**

Par Adam Perretta

L'infini d'une nuit qui dure depuis si
longtemps. L'air frappé de silence.
Densément. Sensation étrange de
premier matin du monde. La lumière
cinglant uppercut. Les conversations
d'oiseaux occupent l'espace. Je frissonne.
Ces barrières encerclant le dehors, de
quel lointain passé ? Mes voisins, de
l'autre côté. Et si nous le retirions ce mur ?
Ce seraient tous les murs du monde
abattus par un geste.

La radio. Les nouvelles du matin. Elles
s'entrechoquent, soudaines, brutales.
Ce qu'ils disent. Le gouvernement va
s'auto-dissoudre. Il ouvre les frontières.
Il n'y a plus de barrière, de pays. Un
ministère du changement va gérer le
grand saut. La bourse va fermer. La
monnaie, l'argent ne sont plus rien. Il
n'y a plus de libre-échange, il n'y a plus
d'échange. Les gigatonnes de matériels
conçus et amassés pour détruire vont
être recyclées. Le complexe militaro
industriel est démembré. L'ONU se
consacre désormais au rééquilibrage
des ressources planétaires, l'eau, la
nourriture, les médicaments. Le travail

THOMAS MORE

le père de l'Utopia

D'où vient le terme « utopie » ? D'actualité en ces temps de crise planétaire, il trouve son origine sous la plume d'un humaniste anglais au destin tragique, qui laisse une œuvre phare aux multiples lectures. Il sera tout à la fois canonisé par l'Église et brandi comme icône par les communistes.

Un humaniste influent

L'*Utopia* est un ouvrage écrit en latin et publié en 1516. Son auteur Thomas More (1478-1535) fut chancelier d'Angleterre. Fils d'un parlementaire, il reçut une éducation classique à Oxford et devint juriste à son tour. Parmi ses maîtres, John Colet et Érasme deviendront ses amis. Avec eux, il participa pleinement au renouveau de la pensée qui caractérise la Renaissance, ainsi qu'à l'humanisme dont il fut le plus illustre représentant anglais. Envoyé en mission diplomatique aux Pays-Bas en 1515, More en reviendra avec les prémices de l'*Utopia* dont une première édition voit le jour à Louvain l'année suivante.

L'*Utopia* : une œuvre fondatrice des questionnements politiques modernes

Le contexte de rédaction de l'*Utopia* est celui des découvertes de contrées inconnues ; celui où, grâce au développement de l'imprimerie, les récits de voyage rencontrent un grand succès ; celui, enfin, de la République des Lettres et des échanges épistolaires entre humanistes.

Le titre complet de l'ouvrage, *De optimo rei publicae statu, deque nova insula Utopia. Libellus vere aureus, nec minus salutaris quam festivus* (Un vrai livre d'or, non moins salubre qu'agréable sur la meilleure forme de communauté politique et la nouvelle île d'Utopie) avertit le lecteur qu'il sera question de politique, sur un mode agréable et distrayant.

Composé de deux livres principaux, l'*Utopia* semble, dans sa première partie, emprunter au canon du « miroir des princes », livre de conseils avisés destinés à guider le prince dans sa gestion des affaires politiques. Henry VIII est d'ailleurs mentionné dès les premières pages. L'ouvrage aborde des thèmes politiques, sociétaux, économiques, culturels et religieux.

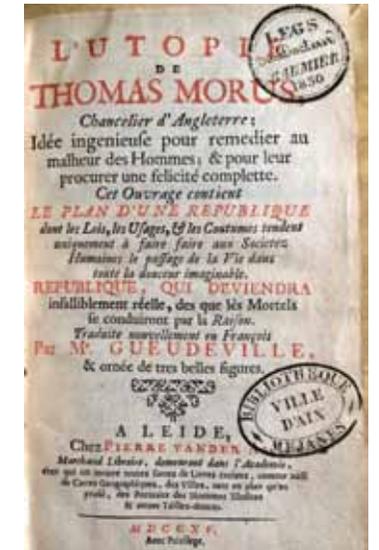
Le livre II décrit une république lointaine, l'île d'Utopia, nom forgé par More à partir du grec, signifiant « en aucun lieu » ou « lieu du bonheur ». Cette seconde partie est l'occasion pour Thomas More d'exposer ses idées, souvent révolutionnaires, en matière de gouvernance politique.

Les deux livres sont accompagnés de nombreuses pièces : lettres, poèmes et d'une carte de l'île d'Utopia. L'ouvrage donne lieu à la création d'un alphabet, support de la langue utopienne. Vraisemblablement, ce que défend l'*Utopia*, c'est l'ouverture d'esprit, l'aptitude à l'expérimentation et à la discussion pour améliorer la société. Plus que toute institution nouvelle, c'est un état d'esprit que propose Thomas More.

Après le refus du pape d'annuler son premier mariage, Henry VIII imposa son autorité sur l'Église anglicane par l'*Acte de suprématie*. Thomas More refusa de s'y soumettre. Condamné à mort pour son attachement à l'Église de Rome, il fut décapité en 1535.



Île d'Utopia en forme de croissant, 1^{re} édition, Louvain, 1516 © Editions Invent



Page de titre de la traduction française publiée à Leyde, Van Der Aa, 1715, Vovelle, In 8 13479

LA BIBLIOTHÈQUE PATRIMONIALE DES MÉJANES

CONSERVE TROIS ÉDITIONS DE CETTE ŒUVRE

- *Thomae Mori... Omnia, quae hucusque ad manus nostras pervenerunt, latina opera...* Lovanii, apud P. Zangrium, 1566. In 4 1224. Livre du marquis d'Aubais acheté par Méjanes au libraire Brette de Grenoble en 1781.
- *L'Utopie de Thomas Morus, chancelier d'Angleterre ; idée ingénieuse pour remédier au malheur des hommes ; & pour leur procurer une félicité complète...* traduite nouvellement en françois par Mr. Gueudeville, Leide, P. Van Der Aa, 1715. In 8 13479. Legs du docteur Baumier (1830).
- *Idée d'une république heureuse : ou L'Utopie de Thomas Morus...* traduite en françois par Mr. Gueudeville, et enrichie de figures, Amsterdam, F. L'Honoré, 1730, In 8 13480. Legs du docteur Baumier qui note en regard de la page de titre : « fiction ingénieuse, très recherchée ».

Pour aller plus loin :

- Notice Wikipédia très développée avec des liens d'articles et de dossiers : <https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Utopie>
- Exposition Utopie de la BnF en 2000 : <http://expositions.bnf.fr/utopie>
- Alberto Manguel, *Voyage en utopies : cinq siècles, vingt textes commentés*, Éditions Invenit, 2017
- Cédric Michon, « L'Utopie de Thomas More », *L'Histoire*, n° 349 (janv. 2010) : <https://www.lhistoire.fr/classique/%C2%AB-lutopie-%C2%BB-de-thomas-more>

COLLECTE D'ARCHIVES

Partage de nos vies confinées

La période que nous traversons nous amène à vivre une expérience hors du commun qui comptera et fera partie de notre histoire.

Afin de conserver la mémoire de ces journées singulières, les Archives de la ville d'Aix-en-Provence lancent **une collecte de vos témoignages d'Aixois de ces jours de confinement** dans notre ville. Cette collecte correspond à la mission des archives de conservation et de communication pour les générations futures. Ces témoignages deviendront des sources historiques, des matériaux d'étude et de réflexion.

Chaque Aixois ou habitant du territoire du pays d'Aix peut participer, sans limite d'âge. Tout type d'expression est possible : récit, poème, carnet de bord, dessin, vidéo, audio, photographie, bande-dessinée, caricature... qui témoigneront :

- des sentiments éprouvés face à cette situation d'enfermement ;
- de la gestion de votre quotidien tant au niveau de votre travail que de votre vie personnelle, que vous soyez seul ou en famille ;
- de vos actions au sein d'une association ;
- du ressenti que vous avez des initiatives citoyennes, des nouvelles formes de solidarité qui se sont développées, des décisions prises par le gouvernement et au niveau local pour la gestion de cette crise, etc.

La remise de vos documents sera accompagnée de la signature d'un formulaire de don autorisant la communication immédiate, ainsi que la cession des droits patrimoniaux.

COLLECTE DE VOS TÉMOIGNAGES

Plusieurs possibilités vous sont proposées pour la collecte de vos témoignages :

- le don, qui peut se faire :
 - de façon physique : dès la réouverture des archives, vous pourrez les déposer et remplir un formulaire de don,
 - par mail pour les fichiers numériques uniquement ; nous vous ferons alors parvenir un formulaire de don à remplir et à nous renvoyer ;
- le prêt pour numérisation :
 - dès la réouverture des archives et si vous désirez conserver vos documents, nous vous proposons de les numériser afin d'en garder une copie. Les originaux vous seront restitués.

POUR TOUT RENSEIGNEMENT

archives_confinement@mairie-aixenprovence.fr

et dès réouverture :
Les Méjanes
 Bibliothèque patrimoniale
 et archives municipales
 Michel Vovelle
 25 allée de Philadelphie
 04 42 91 98 88

BIBLIOTHÈQUES MODE D'EMPLOI

FERMETURE DES BIBLIOTHÈQUES

Pour l'heure, en raison de la situation sanitaire, les bibliothèques aixoises demeurent fermées. Toutefois nous travaillons activement à une réouverture, compatible avec les règles sanitaires protectrices de tous et de toutes. Nous vous tiendrons informé.e.s des conditions de réouverture dès que possible.

CONSULTER SUR PLACE



Dans toutes les bibliothèques, la consultation sur place est libre et gratuite.

EMPRUNTER POUR 4 SEMAINES



20 documents (livres, cd, dvd musicaux et documentaires, partitions, textes lus, magazines)

1 liseuse, 5 DVD films, 2 films de fiction et 10 documentaires en VOD, 2 livres numériques.

RÉSERVER



Un document vous intéresse mais il est déjà emprunté ? Vous avez la possibilité de le réserver, il sera mis de côté pour vous dès son retour.

Sur www.citedulivre-aix.com allez sur votre compte lecteur muni de votre carte.

Dans les bibliothèques adressez-vous aux bibliothécaires.

S'INSCRIRE



- Carte d'identité
- Justificatif de domicile

RENDRE VOS DOCUMENTS



- En tous points du réseau (bibliothèque Méjanes, bibliothèques de proximité, médiabus)
- **Bibliothèque Méjanes** du mardi au samedi 9h à 19h

ACCÉDER AUX RESSOURCES EN LIGNE



- Musique
- Cinéma
- Auto-formation...
- Livres numériques numerique.citedulivre-aix.com

CENTRE-VILLE

BIBLIOTHÈQUE MÉJANES

8/10, rue des Allumettes
 Parking souterrain Méjanes
 Première 1/2h gratuite

| Du mardi au samedi 10h à 19h
 04 42 91 98 88

RENSEIGNEMENTS, RETOUR DES DOCUMENTS

| Du mardi au samedi 9h à 19h

COMMUNICATION DES DOCUMENTS EN MAGASINS

| Interruption à 17h45

BIBLIOTHÈQUE PATRIMONIALE ET ARCHIVES MUNICIPALES MICHEL VOVELLE

25, allée de Philadelphie

| Du mardi au vendredi 13h à 18h
| Samedi 10h à 18h (exposition)
 13h à 18h (salle de lecture)
 04 88 71 74 20

BIBLIOTHÈQUE DE LA HALLE AUX GRAINS

Place de l'Hôtel de Ville

| Mardi, jeudi et samedi
 9h à 13h et 14h à 18h
| Mercredi et vendredi 14h à 18h
 04 42 91 93 29

JAS DE BOUFFAN

BIBLIOTHÈQUE DES DEUX ORMES

Allée des Amandiers

| Mardi et vendredi 14h à 18h
| Mercredi et samedi
 10h à 13h et 14h à 18h
 04 88 71 74 70

LES MILLES

BIBLIOTHÈQUE LI CAMPANETO

7, rue de l'Église - Les Milles

| Mardi et vendredi 14h à 18h
| Mercredi et samedi
 10h à 13h et 14h à 18h
 04 88 71 83 59

PROLONGER VOS DOCUMENTS



À partir du onzième jour de retard sur l'un de vos documents, **votre carte est bloquée.**

Anticipez, en renouvelant la durée de vos emprunts pour 4 semaines supplémentaires (sauf liseuse et documents réservés par un autre lecteur) sur : www.citedulivre-aix.com allez sur votre compte lecteur muni de votre carte. Dans les bibliothèques adressez-vous aux bibliothécaires.

www.citedulivre-aix.com - citedulivre@mairie-aixenprovence.fr

MÉDIABUS

Contact 04 42 91 98 77

	MERCREDI	JEUDI	VENDREDI	SAMEDI		MARDI	MERCREDI
MÉDIABUS I	14h30 à 16h Les Lauves Devant le Centre socioculturel Aix-Nord	16h à 18h30 Puyricard Place Waldeck-Rousseau	10h30 à 12h Puyricard Place waldeck-Rousseau	10h30 à 12h Luynes Mairie annexe		10h30 à 12h Pont de l'Arc Avenue Fortuné-Ferrini (devant les commerces)	La Duranne 10h30 à 12h Groupe scolaire Pierre Gilles de Gennes, le 1 ^{er} mercredi du mois
	16h30 à 18h30 Beauregard Place du marché Avenue de Fontenaille		16h à 17h Saint-Jérôme Allée des Lilas			16h à 18h30 Corsy Devant le centre Albert Camus	10h30 à 12h Forum Charpak (face à la mairie), le 3 ^e mercredi du mois
			17h20 à 18h30 Val Saint-André Place Magnan		MÉDIABUS II		



BIBLIOTHÈQUE MÉJANES

8/10 rue des allumettes
13098 Aix-en-Provence Cedex 2
Tél. 04 42 91 98 88
Fax. 04 42 91 98 64

www.citedulivre-aix.com

BIBLIOTHÈQUE
M
méjanes

